

LES TRÉSORS DE LA LITTÉRATURE  
FRANÇAISE

COLLECTION DIRIGÉE PAR  
EDMOND JALOUX

RACINE

RACINE

THÉÂTRE

# RACINE

BAJAZET - MITHRIDATE

IPHIGÉNIE

III

ÉDITIONS D'ART ALBERT SKIRA  
GENÈVE

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București

ots. II 323877

RACINE

B.C.U. "CAROL I" BUCURESTI



C20102046

J 258/10

ANUL III, NR. 1, 1974



BAJAZET

1672

# PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1672

**Q**UOIQUE le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée, il est pourtant très véritable. C'est une aventure arrivée dans le Sérail, il n'y a pas plus de trente ans. Monsieur le comte de Césy était alors ambassadeur à Constantinople. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter, lorsqu'il fut de retour en France. Monsieur le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes. Et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein que j'ai pris d'en faire une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances. Mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi je me suis attaché, ç'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation. Et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglais. Surtout je dois beaucoup aux avis de Monsieur de la Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.

# PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1697

**S**ULTAN Amurat, ou Sultan Morat, empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'empire et la vie. Le second se nommait Orcan. Amurat dès les premiers jours de son règne le fit étrangler. Le troisième était Bajazet, prince de grande espérance, et c'est lui, qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avait épargné jusqu'au siège de Babylone. Après la prise de cette ville le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir. Ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avait encore un frère qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide qui ne lui donnait point d'ombrage. Sultan Mahomet qui règne aujourd'hui est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. Monsieur le comte de Cézzy était ambassadeur à Constantinople lorsque cette

## BAJAZET

aventure tragique arriva dans le Sérail. Il fut instruit des amours de Bajazet et des jalousies de la Sultane. Il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettait de se promener quelquefois à la pointe du Sérail sur le canal de la mer Noire. Monsieur le comte de Cézy disait que c'était un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort. Et il y a encore plusieurs personnes de qualité, qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente. Mais je n'ai rien vu dans les règles du poème dramatique, qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité je ne conseillerais pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auraient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *Major e longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le Sérail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

## SECONDE PRÉFACE

C'était à peu près de cette manière que les Persans étaient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poète Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès qui était peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'était trouvé en personne à la bataille de Salamine où Xerxès avait été vaincu. Et il s'était trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius père de Xerxès dans la plaine de Marathon. Car Eschyle était homme de guerre, et il était frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si courageusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse.

20102046

**ACTEURS**

**BAJAZET**  
FRÈRE DU SULTAN AMURAT

**ROXANE**  
SULTANE, FAVORITE DU SULTAN AMURAT

**ATALIDE**  
FILLE DU SANG OTTOMAN

**ACOMAT**  
GRAND VIZIR

**OSMIN**  
CONFIDENT DU GRAND VIZIR

**ZATIME**  
ESCLAVE DE LA SULTANE

**ZAÏRE**  
ESCLAVE D'ATALIDE

*LA SCÈNE EST A CONSTANTINOPLE, AUTREMENT DITE  
BYZANCE, DANS LE SÉRAIL DU GRAND SEIGNEUR.*

# BAJAZET

TRAGÉDIE

## ACTE I

### SCÈNE PREMIÈRE

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT

**V**IENS, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre.  
Je pourrai cependant te parler, et t'entendre.

OSMIN

Et depuis quand Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,  
Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?  
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,  
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.  
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.  
Que ton retour tardait à mon impatience !  
Et que d'un œil content je te vois dans Byzance !  
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris  
Un voyage si long pour moi seul entrepris.  
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère.  
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,

## BAJAZET

Dépendent les destins de l'empire ottoman.  
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan ?

OSMIN

Babylone, Seigneur, à son prince fidèle,  
Voyait sans s'étonner notre armée autour d'elle,  
Les Persans rassemblés marchaient à son secours,  
Et du camp d'Amurat s'approchaient tous les jours.  
Lui-même fatigué d'un long siège inutile,  
Semblait vouloir laisser Babylone tranquille,  
Et sans renouveler ses assauts impuissants,  
Résolu de combattre, attendait les Persans.  
Mais comme vous savez, malgré ma diligence,  
Un long chemin sépare et le camp et Byzance.  
Mille obstacles divers m'ont même traversé,  
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?  
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?  
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?  
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN

Amurat est content, si nous le voulons croire,  
Et semblait se promettre une heureuse victoire.  
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir.  
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.  
C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires  
Il se rend accessible à tous les janissaires.  
Il se souvient toujours que son inimitié  
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,  
Lorsque pour affermir sa puissance nouvelle



## ACTE I - SCÈNE I

Il voulait, disait-il, sortir de leur tutelle.  
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours,  
Comme il les craint sans cesse ils le craignent toujours.  
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.  
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.  
Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,  
Lorsque assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

### ACOMAT

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée  
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée ?  
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,  
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir ?

### OSMIN

Le succès du combat réglera leur conduite.  
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.  
Quoique à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,  
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.  
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.  
Mais enfin le succès dépend des destinées.  
Si l'heureux Amurat secondant leur grand cœur  
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,  
Vous les verrez soumis rapporter dans Byzance  
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.  
Mais si dans le combat le destin plus puissant  
Marque de quelque affront son empire naissant ;  
S'il fuit, ne doutez point que fiers de sa disgrâce  
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,  
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat,  
Comme un arrêt du Ciel qui réprouve Amurat.  
Cependant, s'il en faut croire la renommée,  
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée  
Un esclave chargé de quelque ordre secret.

## BAJAZET

Tout le camp interdit tremblait pour Bajazet.  
On craignait qu'Amurat par un ordre sévère  
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT

Tel était son dessein. Cet esclave est venu.  
Il a montré son ordre et n'a rien obtenu.

OSMIN

Quoi, Seigneur ! le Sultan reverra son visage,  
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

ACOMAT

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,  
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN

Mais le Sultan surpris d'une trop longue absence,  
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.  
Que lui répondrez-vous ?

ACOMAT

Peut-être avant ce temps  
Je saurai l'occuper de soins plus importants.  
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine.  
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.  
Tu vois pour m'arracher du cœur de ses soldats,  
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats.  
Il commande l'armée. Et moi dans une ville  
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.  
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un vizir !

ACTE I - SCÈNE I

Mais j'ai plus dignement employé ce loisir.  
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles.  
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN

Quoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ACOMAT

J'espère qu'aujourd'hui  
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN

Quoi ! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie  
Entre tant de beautés, dont l'Europe et l'Asie  
Dépeuplent leurs États et remplissent sa cour ?  
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour.  
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,  
Avant qu'elle eût un fils, prit le nom de sultane.

ACOMAT

Il a fait plus pour elle, Osmine. Il a voulu  
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.  
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires.  
Le frère rarement laisse jouir ses frères  
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang,  
Qui les a de trop près approchés de son rang.  
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,  
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.  
Indigne également de vivre et de mourir,  
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.  
L'autre trop redoutable, et trop digne d'envie,  
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.  
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps

## BAJAZET

La molle oisiveté des enfants des sultans.  
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,  
Et même en fit sous moi la noble expérience.  
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats  
Emportant après lui tous les cœurs des soldats,  
Et goûter tout sanglant le plaisir et la gloire.  
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.  
Mais malgré ses soupçons le cruel Amurat,  
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,  
N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance,  
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.  
Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé  
Laisa dans le Sérail Bajazet enfermé.  
Il partit, et voulut que fidèle à sa haine,  
Et des jours de son frère arbitre souveraine,  
Roxane au moindre bruit, et sans autres raisons,  
Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.  
Pour moi, demeuré seul, une juste colère  
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.  
J'entretins la Sultane, et cachant mon dessein,  
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,  
Les murmures du camp, la fortune des armes.  
Je plaignis Bajazet. Je lui vantai ses charmes,  
Qui par un soin jaloux dans l'ombre retenus,  
Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus.  
Que te dirai-je enfin ? La Sultane éperdue  
N'eut plus d'autre désir que celui de sa vue.

OSMIN

Mais pouvaient-ils tromper tant de jaloux regards  
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts ?

ACOMAT

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle

## ACTE I - SCÈNE I

De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.  
La Sultane à ce bruit feignant de s'effrayer  
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.  
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent.  
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent,  
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,  
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.  
Roxane vit le Prince. Elle ne put lui taire  
L'ordre dont elle seule était dépositaire.  
Bajazet est aimable. Il vit que son salut  
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.  
Tout conspirait pour lui. Ses soins, sa complaisance,  
Ce secret découvert, et cette intelligence,  
Soupirs d'autant plus doux qu'il les fallait celer,  
L'embarras irritant de ne s'oser parler,  
Même témérité, périls, craintes communes,  
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.  
Ceux mêmes dont les yeux les devaient éclairer,  
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN

Quoi ! Roxane d'abord leur découvrant son âme,  
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

ACOMAT

Ils l'ignorent encore ; et jusques à ce jour,  
Atalide a prêté son nom à cet amour.  
Du père d'Amurat Atalide est la nièce,  
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,  
Elle a vu son enfance élevée avec eux.  
Du Prince en apparence elle reçoit les vœux ;  
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,  
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.  
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,

## BAJAZET

L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN

Quoi ! vous l'aimez, Seigneur ?

ACOMAT

Voudrais-tu qu'à mon âge

Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?  
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans,  
Suivit d'un vain plaisir les conseils imprudents ?  
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.  
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.  
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,  
Me va contre lui-même assurer un appui.  
Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage :  
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.  
Sa dépouille est un bien, qu'ils veulent recueillir ;  
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.  
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse.  
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.  
Ce même Bajazet sur le trône affermi  
Méconnaîtra peut-être un inutile ami.  
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,  
S'il ose quelque jour me demander ma tête...  
Je ne m'explique point, Osmin. Mais je prétends  
Que du moins il faudra la demander longtemps.  
Je sais rendre aux sultans de fidèles services.  
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,  
Et ne me pique point du scrupule insensé  
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.  
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,  
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.  
Invisible d'abord elle entendait ma voix,  
Et craignait du Sérail les rigoureuses lois.

## ACTE I - SCÈNE II

Mais enfin bannissant cette importune crainte  
Qui dans nos entretiens jetait trop de contrainte,  
Elle-même a choisi cet endroit écarté,  
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.  
Par un chemin obscur une esclave me guide,  
Et... Mais on vient. C'est elle, et sa chère Atalide.  
Demeure. Et s'il le faut, sois prêt à confirmer  
Le récit important dont je vais l'informer.

## SCÈNE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE, ACOMAT,  
OSMIN.

ACOMAT

La vérité s'accorde avec la renommée,  
Madame, Osmin a vu le Sultan, et l'armée.  
Le superbe Amurat est toujours inquiet,  
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet.  
D'une commune voix ils l'appellent au trône.  
Cependant les Persans marchaient vers Babylone,  
Et bientôt les deux camps aux pieds de son rempart  
Devaient de la bataille éprouver le hasard.  
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées.  
Et même, si d'Osmin je compte les journées,  
Le Ciel en a déjà réglé l'événement,  
Et le Sultan triomphe, ou fuit en ce moment.  
Déclarons-nous, Madame, et rompons le silence.  
Fermons-lui dès ce jour les portes de Byzance.  
Et sans nous informer s'il triomphe, ou s'il fuit,  
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.  
S'il fuit, que craignez-vous ? S'il triomphe au contraire,



## BAJAZET

Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.  
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir  
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.  
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes  
Gagner de notre loi les sacrés interprètes.  
Je sais combien crédule en sa dévotion  
Le peuple suit le frein de la religion.  
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière.  
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière.  
Déployez en son nom cet étendard fatal,  
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.  
Les peuples prévenus de ce nom favorable,  
Savent que sa vertu le rend seule coupable.  
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,  
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé,  
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance  
Transporter désormais son trône et sa présence.  
Déclarons le péril dont son frère est pressé.  
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.  
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même,  
Et fasse voir ce front digne du diadème.

## ROXANE

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.  
Allez brave Acomat, assembler vos amis.  
De tous leurs sentiments venez me rendre conte.  
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.  
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,  
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.  
Allez, et revenez.



SCÈNE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE

Enfin, belle Atalide,  
Il faut de nos destins que Bajazet décide.  
Pour la dernière fois, je le vais consulter.  
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE

Est-il temps d'en douter,  
Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.  
Vous avez du Vizir entendu le langage.  
Bajazet vous est cher. Savez-vous si demain  
Sa liberté, ses jours, seront en votre main ?  
Peut-être en ce moment Amurat en furie  
S'approche pour trancher une si belle vie.  
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui ?

ROXANE

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

ATALIDE

Quoi, Madame ! les soins qu'il a pris pour vous plaire,  
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,  
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas,  
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas ?  
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE

Hélas ! pour mon repos que ne le puis-je croire ?  
Pourquoi faut-il au moins que pour me consoler  
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?  
Vingt fois sur vos discours pleine de confiance,  
Du trouble de son cœur jouissant par avance,  
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,  
Et l'ai fait en secret amener devant moi.  
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.  
Mais sans vous fatiguer d'un récit inutile,  
Je ne retrouvais point ce trouble, cette ardeur,  
Que m'avait tant promis un discours trop flatteur.  
Enfin si je lui donne et la vie et l'empire  
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE

Quoi donc ? à son amour qu'allez-vous proposer ?

ROXANE

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE

Vous épouser ! O Ciel ! que prétendez-vous faire ?

ROXANE

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire.  
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi  
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.  
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,  
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse,  
Mais toujours inquiète avec tous ses appas,

### ACTE I - SCÈNE III

Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras ;  
Et sans sortir du joug où leur loi la condamne,  
Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.  
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour  
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.  
J'en reçus la puissance aussi bien que le titre,  
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.  
Mais ce même Amurat ne me promit jamais  
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits.  
Et moi qui n'aspirais qu'à cette seule gloire,  
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.  
Toutefois, que sert-il de me justifier ?  
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.  
Malgré tous ses malheurs plus heureux que son frère  
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire.  
Femmes, gardes, vizir, pour lui j'ai tout séduit.  
En un mot vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.  
Grâces à mon amour, je me suis bien servie  
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.  
Bajazet touche presque au trône des sultans.  
Il ne faut plus qu'un pas. Mais c'est où je l'attends.  
Malgré tout mon amour, si dans cette journée  
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée,  
S'il ose m'alléguer une odieuse loi,  
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,  
Dès le même moment sans songer si je l'aime,  
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,  
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer  
Dans l'état malheureux, d'où je l'ai su tirer.  
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.  
Sa perte, ou son salut dépend de sa réponse.  
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui  
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.  
Je veux que devant moi sa bouche, et son visage,  
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage,  
Que lui-même en secret amené dans ces lieux,

*BAJAZET*

Sans être préparé se présente à mes yeux.  
Adieu, vous saurez tout après cette entrevue.

*SCÈNE IV*

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue.

ZAÏRE

Vous !

ATALIDE

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.  
Mon unique espérance est dans mon désespoir.

ZAÏRE

Mais, Madame, pourquoi ?

ATALIDE

Si tu venais d'entendre  
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,  
Quelles conditions elle veut imposer !  
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.  
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême ?  
Et s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même ?

ZAÏRE

Je conçois ce malheur. Mais à ne point mentir  
Votre amour dès longtemps a dû le pressentir.

ATALIDE

Ah, Zaïre ! l'amour a-t-il tant de prudence ?  
 Tout semblait avec nous être d'intelligence.  
 Roxane se livrant toute entière à ma foi,  
 Du cœur de Bajazet se reposait sur moi,  
 M'abandonnait le soin de tout ce qui le touche,  
 Le voyait par mes yeux, lui parlait par ma bouche,  
 Et je croyais toucher au bienheureux moment,  
 Où j'allais par ses mains couronner mon amant.  
 Le Ciel s'est déclaré contre mon artifice.  
 Et que fallait-il donc, Zaïre, que je fisse ?  
 A l'erreur de Roxane, ai-je dû m'opposer,  
 Et perdre mon amant pour la désabuser ?  
 Avant que dans son cœur cette amour fût formée,  
 J'aimais, et je pouvais m'assurer d'être aimée.  
 Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,  
 L'amour serra les nœuds par le sang commencés.  
 Élevée avec lui dans le sein de sa mère,  
 J'appris à distinguer Bajazet de son frère ;  
 Elle-même avec joie unit nos volontés ;  
 Et quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,  
 Conservant sans nous voir le désir de nous plaire,  
 Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.  
 Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,  
 A ses desseins secrets voulut m'associer,  
 Ne put voir sans amour ce héros trop aimable,  
 Elle courut lui tendre une main favorable.  
 Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,  
 Lui rendit des respects. Pouvait-il faire moins ?  
 Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite !  
 De ses moindres respects Roxane satisfaite  
 Nous engagea tous deux, par sa facilité,  
 A la laisser jouir de sa crédulité.  
 Zaïre, il faut pourtant avouer ma faiblesse.  
 D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.

## BAJAZET

Ma rivale accablant mon amant de bienfaits,  
Opposait un empire à mes faibles attraits.  
Mille soins la rendaient présente à sa mémoire.  
Elle l'entretenait de sa prochaine gloire.  
Et moi je ne puis rien. Mon cœur pour tous discours  
N'avait que des soupirs qu'il répétait toujours.  
Le Ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.  
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes.  
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui  
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.  
Hélas ! tout est fini. Roxane méprisée  
Bientôt de son erreur sera désabusée.  
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher.  
Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher.  
Il faut qu'à tous moments tremblante et secourable,  
Je donne à ses discours un sens plus favorable.  
Bajazet va se perdre. Ah ! si comme autrefois,  
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !  
Au moins si j'avais pu préparer son visage !  
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage.  
D'un mot, ou d'un regard je puis le secourir.  
Qu'il l'épouse en un mot plutôt que de périr.  
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.  
Il se perdra, te dis-je. Atalide demeure.  
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.  
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?  
Peut-être Bajazet secondant ton envie,  
Plus que tu ne voudras, aura soin de sa vie.

## ZAÏRE

Ah dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger ?  
Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?  
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.  
Suspendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore.  
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.

*ACTE I - SCÈNE IV*

La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,  
Pourvu qu'entretenu en son erreur fatale  
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.  
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,  
Et de leur entrevue attendre le succès.

ATALIDE

Hé bien, Zaire, allons. Et toi, si ta justice  
De deux jeunes amants veut punir l'artifice,  
O Ciel ! si notre amour est condamné de toi,  
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi.

FIN DU PREMIER ACTE

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE

**P**RINCE, l'heure fatale est enfin arrivée  
Qu'à votre liberté le Ciel a réservée.  
Rien ne me retient plus, et je puis dès ce jour  
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.  
Non que vous assurant d'un triomphe facile,  
Je mette entre vos mains un empire tranquille;  
Je fais ce que je puis, je vous l'avais promis.  
J'arme votre valeur contre vos ennemis.  
J'écarte de vos jours un péril manifeste.  
Votre vertu, Seigneur, achèvera le reste.  
Osmin a vu l'armée, elle penche pour vous.  
Les chefs de notre loi conspirent avec nous.  
Le vizir Acomat vous répond de Byzance.  
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance  
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,  
Peuple, que dans ses murs renferme ce palais,  
Et dont à ma faveur les âmes asservies  
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.  
Commencez maintenant. C'est à vous de courir  
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.



## BAJAZET

Vous n'entreprenez point une injuste carrière.  
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtrière.  
L'exemple en est commun. Et parmi les sultans  
Ce chemin à l'empire a conduit de tout temps.  
Mais pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre  
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.  
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,  
Que quand je vous servais, je servais mon époux;  
Et par le nœud sacré d'un heureux hyménée  
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET

Ah ! que proposez-vous, Madame ?

ROXANE

Hé quoi, Seigneur ?  
Quel obstacle secret trouble notre bonheur ?

BAJAZET

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire...  
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

ROXANE

Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,  
Bajazet d'un barbare éprouvant les fureurs,  
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,  
Et par toute l'Asie à sa suite traînée;  
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux  
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.  
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires,  
Et sans vous rapporter des exemples vulgaires,  
Soliman (vous savez qu'entre tous vos aïeux,

## ACTE II - SCÈNE I

Dont l'univers a craint le bras victorieux,  
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),  
Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane.  
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier  
A son trône, à son lit daigna l'associer.  
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice  
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice.

### BAJAZET

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,  
Ce qu'était Soliman, et le peu que je suis.  
Soliman jouissait d'une pleine puissance,  
L'Égypte ramenée à son obéissance,  
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil  
De tous ses défenseurs devenu le cercueil,  
Du Danube asservi les rives désolées,  
De l'empire persan les bornes reculées,  
Dans leurs climats brûlants les Africains domptés,  
Faisaient taire les lois devant ses volontés.  
Que suis-je ? J'attends tout du peuple, et de l'armée.  
Mes malheurs font encor toute ma renommée.  
Infortuné, proscrit, incertain de régner,  
Dois-je irriter les cœurs, au lieu de les gagner ?  
Témoins de nos plaisirs plaindront-ils nos misères ?  
Croiront-ils mes périls, et vos larmes sincères ?  
Songez, sans me flatter du sort de Soliman,  
Au meurtre tout récent du malheureux Osman.  
Dans leur rébellion les chefs des janissaires  
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,  
Se crurent à sa perte assez autorisés  
Par le fatal hymen que vous me proposez.  
Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur suffrage,  
Peut-être avec le temps j'oserai davantage.  
Ne précipitons rien. Et daignez commencer  
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE

Je vous entends, Seigneur. Je vois mon imprudence.  
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.  
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger  
Où mon amour trop prompt vous allait engager.  
Pour vous, pour votre honneur vous en craignez les suites,  
Et je le crois, Seigneur, puisque vous me le dites.  
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,  
Les périls plus certains où vous vous exposez ?  
Songez-vous que sans moi tout vous devient contraire,  
Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire ?  
Songez-vous que je tiens les portes du palais,  
Que je puis vous l'ouvrir, ou fermer pour jamais,  
Que j'ai sur votre vie un empire suprême,  
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?  
Et sans ce même amour qu'offensent vos refus,  
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus ?

BAJAZET

Oui, je tiens tout de vous, et j'avais lieu de croire,  
Que c'était pour vous-même une assez grande gloire,  
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,  
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.  
Je ne m'en défends point. Ma bouche le confesse,  
Et mon respect saura le confirmer sans cesse.  
Je vous dois tout mon sang. Ma vie est votre bien.  
Mais enfin voulez-vous...

ROXANE

Non, je ne veux plus rien.  
Ne m'importune plus de tes raisons forcées.  
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.  
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir.

## ACTE II - SCÈNE I

Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.  
Car enfin qui m'arrête ? et quelle autre assurance  
Demanderais-je encor de son indifférence ?  
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?  
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements ?  
Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,  
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce,  
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,  
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.  
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère.  
Il m'aime, tu le sais. Et malgré sa colère  
Dans ton perfide sang je puis tout expier,  
Et ta mort suffira pour me justifier.  
N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même.  
Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.  
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.  
Le chemin est encore ouvert au repentir.  
Ne désespérez point une amante en furie.  
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

### BAJAZET

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains.  
Peut-être que ma mort utile à vos desseins,  
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce,  
Vous rendra dans son cœur votre première place.

### ROXANE

Dans son cœur ? Ah ! crois-tu quand il le voudrait bien,  
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,  
D'une si douce erreur si longtemps possédée,  
Je puisse désormais souffrir une autre idée,  
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi ?  
Je te donne, cruel, des armes contre moi,  
Sans doute, et je devrais retenir ma faiblesse.

## BAJAZET

Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,  
J'affectais à tes yeux une fausse fierté.  
De toi dépend ma joie et ma félicité.  
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.  
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie !  
Tu soupIRES enfin, et sembles te troubler.  
Achève, parle.

BAJAZET

O Ciel ! que ne puis-je parler !

ROXANE

Quoi donc ! Que dites-vous ? et que viens-je d'entendre ?  
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !  
Quoi ! de vos sentiments je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.  
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime,  
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE

Ah ! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.  
Holà, gardes, qu'on vienne.

## SCÈNE II

ROXANE, ACOMAT, BAJAZET.

ROXANE

Acomat, c'en est fait.

*ACTE II - SCÈNE III*

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.  
Du sultan Amurat je reconnais l'empire.  
Sortez. Que le Sérail soit désormais fermé,  
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

*SCÈNE III*

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT

Seigneur, qu'ai-je entendu ? Quelle surprise extrême !  
Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?  
D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuser ?  
O Ciel !

BAJAZET

Il ne faut point ici vous abuser.  
Roxane est offensée et court à la vengeance.  
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.  
Vizir, songez à vous, je vous en averti,  
Et sans compter sur moi prenez votre parti.

ACOMAT

Quoi ?

BAJAZET

Vous et vos amis cherchez quelque retraite.  
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette,  
Et j'espérais un jour vous mieux récompenser.  
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible ?

## BAJAZET

Tantôt dans le Sérail j'ai laissé tout paisible.  
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien ?

BAJAZET

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT

Hé bien ?

L'usage des sultans à ses vœux est contraire.  
Mais cet usage enfin, est-ce une loi sévère  
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer ?  
La plus sainte des lois, ah ! c'est de vous sauver,  
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste  
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET

Ce reste malheureux serait trop acheté,  
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT

Et pourquoi vous en faire une image si noire ?  
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire ?  
Cependant Soliman n'était point menacé  
Des périls évidents dont vous êtes pressé.

BAJAZET

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie,  
Qui d'un servile hymen feraient l'ignominie.  
Soliman n'avait point ce prétexte odieux.  
Son esclave trouva grâce devant ses yeux.  
Et sans subir le joug d'un hymen nécessaire,  
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.



ACTE II - SCÈNE III

ACOMAT

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET

Acomat, c'est assez.

Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.  
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces,  
J'osai tout jeune encor la chercher sur vos traces.  
Et l'indigne prison où je suis renfermé  
A la voir de plus près m'a même accoutumé.  
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.  
Elle finit le cours d'une vie agitée.  
Hélas ! si je la quitte avec quelque regret...  
Pardonnez, Acomat, je plains, avec sujet,  
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées  
M'avaient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous,  
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous.  
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,  
De la religion les saints dépositaires,  
Du peuple byzantin ceux qui plus respectés  
Par leur exemple seul règlent ses volontés,  
Sont prêts de vous conduire à la Porte sacrée  
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

BAJAZET

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,  
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.  
Du Sérail, s'il le faut, venez forcer la porte.  
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.



BAJAZET

J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,  
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.  
Peut-être je saurai dans ce désordre extrême,  
Par un beau désespoir me secourir moi-même,  
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,  
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi.

ACOMAT

Hé pourrai-je empêcher malgré ma diligence,  
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?  
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,  
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux ?  
Promettez. Affranchi du péril qui vous presse,  
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET

Moi !

ACOMAT

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans  
Ne doit point en esclave obéir aux serments.  
Consultez ces héros, que le droit de la guerre  
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre.  
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,  
L'intérêt de l'État fut leur unique loi,  
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée  
Que sur la foi promise et rarement gardée.  
Je m'emporte, Seigneur.

BAJAZET

Oui, je sais, Acomat,  
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État.  
Mais ces mêmes héros prodigues de leur vie,  
Ne la rachetaient point par une perfidie.

## ACTE II - SCÈNES IV-V

ACOMAT

O courage inflexible ! O trop constante foi  
Que même en périssant j'admire malgré moi !  
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide  
Perde... Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

### SCÈNE IV

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT

Ah, Madame ! venez avec moi vous unir.  
Il se perd.

ATALIDE

C'est de quoi je viens l'entretenir.  
Mais laissez-nous. Roxane à sa perte animée  
Veut que de ce palais la porte soit fermée.  
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas.  
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

### SCÈNE V

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET

Hé bien ! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.  
Le Ciel punit ma feinte, et confond votre adresse.  
Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups ;  
Il fallait, ou mourir, ou n'être plus à vous.  
De quoi nous a servi cette indigne contrainte ?

## BAJAZET

Je meurs plus tard. Voilà tout le fruit de ma feinte.  
Je vous l'avais prédit. Mais vous l'avez voulu.  
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.  
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,  
Daignez de la Sultane éviter la présence.  
Vos pleurs vous trahiraient, cachez-les à ses yeux,  
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

## ATALIDE

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée  
Ont assez disputé contre la destinée.  
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.  
Il faut vous rendre. Il faut me quitter, et régner.

## BAJAZET

Vous quitter ?

## ATALIDE

Je le veux. Je me suis consultée.  
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,  
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi  
Que Bajazet pût vivre, et n'être plus à moi.  
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse  
Je me représentais l'image douloureuse,  
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)  
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.  
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée  
Dans toute son horreur ne s'était pas montrée.  
Je ne vous voyais pas ainsi que je vous vois,  
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.  
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance  
Vous allez de la mort affronter la présence.  
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs  
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.  
Mais hélas ! épargnez une âme plus timide.

## ACTE II - SCÈNE V

Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide,  
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs,  
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs.

BAJAZET

Et que deviendrez-vous, si dès cette journée  
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée ?

ATALIDE

Ne vous informez point ce que je deviendrai.  
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai.  
Que sais-je ? A ma douleur je chercherai des charmes.  
Je songerai peut-être au milieu de mes larmes,  
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu,  
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.  
Plus vous me commandez de vous être infidèle,  
Madame, plus je vois combien vous méritez  
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.  
Quoi ! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,  
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,  
Vos larmes que ma main pouvait seule arrêter,  
Mes serments redoublés de ne vous point quitter,  
Tout cela finirait par une perfidie ?  
J'épouserais, et qui ? (s'il faut que je le die)  
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,  
Qui présente à mes yeux les supplices tout prêts,  
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible ;  
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,  
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,  
Veut me sacrifier jusques à son amour.

*BAJAZET*

Ah ! qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée,  
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée.

ATALIDE

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET

Parlez. Si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE

La Sultane vous aime. Et malgré sa colère,  
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,  
Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir  
Qu'un jour...

BAJAZET

Je vous entends, je n'y puis consentir.  
Ne vous figurez point que dans cette journée  
D'un lâche désespoir ma vertu consternée  
Craigne les soins d'un trône où je pourrais monter,  
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.  
J'écoute trop, peut-être, une imprudente audace.  
Mais sans cesse occupé des grands noms de ma race,  
J'espérais que fuyant un indigne repos  
Je prendrais quelque place entre tant de héros.  
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle  
Je ne puis plus tromper une amante crédule.  
En vain pour me sauver je vous l'aurais promis.  
Et ma bouche, et mes yeux du mensonge ennemis,  
Peut-être dans le temps que je voudrais lui plaire,  
Feraient par leur désordre un effet tout contraire,  
Et de mes froids soupirs ses regards offensés  
Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés.

ACTE II - SCÈNE V

O Ciel ! combien de fois je l'aurais éclaircie,  
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie,  
Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux  
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !  
Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse ?  
Je me parjurerais ? Et par cette bassesse...  
Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour,  
Si votre cœur était moins plein de son amour,  
Je vous verrais sans doute en rougir la première.  
Mais pour vous épargner une injuste prière,  
Adieu, je vais trouver Roxane de ce pas,  
Et je vous quitte.

ATALIDE

Et moi, je ne vous quitte pas.  
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire,  
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.  
Puisque malgré mes pleurs mon amant furieux  
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux ;  
Roxane malgré vous nous joindra l'un et l'autre.  
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre,  
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés  
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET

O Ciel ! que faites-vous ?

ATALIDE

Cruel, pouvez-vous croire  
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?  
Pensez-vous que cent fois en vous faisant parler  
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?  
Mais on me présentait votre perte prochaine.  
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,

## BAJAZET

Que vous n'osiez pour moi ce que j'osais pour vous ?  
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux.  
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.  
Vous-même vous voyez le temps qu'elle vous donne.  
A-t-elle en vous quittant fait sortir le Vizir ?  
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?  
Enfin dans sa fureur implorant mon adresse,  
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse ?  
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain  
Qui lui fasse tomber les armes de la main.  
Allez, Seigneur. Sauvez votre vie, et la mienne.

### BAJAZET

Hé bien. Mais quels discours faut-il que je lui tienne ?

### ATALIDE

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter.  
L'occasion, le Ciel pourra vous les dicter.  
Allez. Entre elle et vous je ne dois point paraître.  
Votre trouble, ou le mien, vous feraient reconnaître.  
Allez encore un coup, je n'ose m'y trouver.  
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

FIN DU SECOND ACTE

## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE

**Z**AÏRE, il est donc vrai, sa grâce est prononcée.

ZAÏRE

Je vous l'ai dit, Madame, une esclave empressée,  
Qui courait de Roxane accomplir le désir,  
Aux portes du Sérail a reçu le Vizir.  
Ils ne m'ont point parlé. Mais mieux qu'aucun langage  
Le transport du Vizir marquait sur son visage  
Qu'un heureux changement le rappelle au palais,  
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.  
Roxane a pris sans doute une plus douce voie.

ATALIDE

Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joie  
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.  
J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.



## BAJAZET

ZAÏRE

Quoi, Madame ! Quelle est cette nouvelle alarme ?

ATALIDE

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,  
Ou pour mieux dire enfin, par quel engagement  
Bajazet a pu faire un si prompt changement ?  
Roxane en sa fureur paraissait inflexible.  
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible ?  
Parle. L'épouse-t-il ?

ZAÏRE

Je n'en ai rien appris.  
Mais enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,  
S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire,  
S'il l'épouse en un mot.

ATALIDE

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAÏRE

Quoi ! vous repentez-vous des généreux discours,  
Que vous dictait le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.  
Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire.  
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés.  
Respectez ma vertu qui vous a surmontés.  
A ses nobles conseils ne mêlez point le vôtre.

ACTE III - SCÈNE I

Et loin de me le peindre entre les bras d'une autre,  
Laissez-moi sans regret me le représenter  
Au trône où mon amour l'a forcé de monter.  
Oui, je me reconnais, je suis toujours la même.  
Je voulais qu'il m'aimât, chère Zaire, il m'aime,  
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,  
Que je vais mourir digne, et contente de lui.

ZAÏRE

Mourir ! Quoi vous auriez un dessein si funeste ?

ATALIDE

J'ai cédé mon amant, tu t'étonnes du reste.  
Peux-tu compter, Zaire, au nombre des malheurs  
Une mort, qui prévient et finit tant de pleurs ?  
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu sans doute,  
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.  
Je n'examine point ma joie ou mon ennui.  
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.  
Mais hélas ! il peut bien penser avec justice,  
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,  
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,  
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.  
Allons, je veux savoir...

ZAÏRE

Modérez-vous de grâce.  
On vient vous informer de tout ce qui se passe.  
C'est le Vizir.

SCÈNE II

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE.

ACOMAT

Enfin nos amants sont d'accord,  
Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.  
La Sultane a laissé désarmer sa colère.  
Elle m'a déclaré sa volonté dernière;  
Et tandis qu'elle montre au peuple épouvanté  
Du prophète divin l'étendard redouté,  
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,  
Je vais de ce signal faire entendre la cause,  
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,  
Et proclamer enfin le nouvel empereur.  
Cependant permettez que je vous renouvelle  
Le souvenir du prix qu'on promet à mon zèle.  
N'attendez point de moi ces doux emportements,  
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants.  
Mais si par d'autres soins plus dignes de mon âge,  
Par de profonds respects, par un long esclavage,  
Tel que nous le devons au sang de nos sultans,  
Je puis...

ATALIDE

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.  
Avec le temps aussi vous pourrez me connaître.  
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître?

ACOMAT

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés  
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés ?

ACTE III - SCÈNE II

ATALIDE

Non. Mais à dire vrai ce miracle m'étonne.  
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?  
L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT

Madame, je le croi.

Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.  
Surpris, je l'avoûrai, de leur fureur commune,  
Querellant les amants, l'amour, et la fortune,  
J'étais de ce palais sorti désespéré.  
Déjà sur un vaisseau dans le port préparé,  
Chargeant de mon débris les reliques plus chères,  
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.  
Dans ce triste dessein au palais rappelé,  
Plein de joie et d'espoir j'ai couru, j'ai volé.  
La porte du Sérail à ma voix s'est ouverte.  
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,  
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement  
Où Roxane attentive écoutait son amant.  
Tout gardait devant eux un auguste silence.  
Moi-même résistant à mon impatience,  
Et respectant de loin leur secret entretien,  
J'ai longtemps immobile observé leur maintien.  
Enfin avec des yeux qui découvraient son âme,  
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme,  
L'autre avec des regards éloquents, pleins d'amour,  
L'a de ses feux, Madame, assurée à son tour.

ATALIDE

Hélas !

ACOMAT

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.  
« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.

## BAJAZET

Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.  
Allez lui préparer les honneurs souverains.  
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple.  
Le Sérail va bientôt vous en donner l'exemple. »  
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,  
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé.  
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,  
De leur paix en passant vous conter la nouvelle,  
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds.  
Je vais le couronner, Madame, et j'en répons.

### SCÈNE III

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAÏRE

Ah, Madame ! croyez...

ATALIDE

Que veux-tu que je croie ?  
Quoi donc à ce spectacle irai-je m'exposer ?  
Tu vois que c'en est fait. Ils se vont épouser.  
La Sultane est contente, il l'assure qu'il l'aime.  
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.  
Cependant croyais-tu, quand jaloux de sa foi,  
Il s'allait plein d'amour sacrifier pour moi,  
Lorsque son cœur tantôt m'exprimant sa tendresse,  
Refusait à Roxane une simple promesse,  
Quand mes larmes en vain tâchaient de l'émouvoir,  
Quand je m'applaudissais de leur peu de pouvoir ;  
Croyais-tu que son cœur contre toute apparence,

ACTE III - SCÈNE III

Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?  
Ah ! peut-être, après tout, que sans trop se forcer,  
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.  
Peut-être en la voyant, plus sensible pour elle  
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.  
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs,  
Elle l'aime, un empire autorise ses pleurs,  
Tant d'amour touche enfin une âme généreuse.  
Hélas ! que de raisons contre une malheureuse !

ZAÏRE

Mais ce succès, Madame, est encore incertain.  
Attendez.

ATALIDE

Non, vois-tu, je le nîrais en vain.  
Je ne prends point plaisir à croître ma misère.  
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.  
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,  
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas.  
Mais après les adieux que je venais d'entendre,  
Après tous les transports d'une douleur si tendre,  
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer  
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.  
Toi-même juge-nous, et vois si je m'abuse :  
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse ?  
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?  
A me chercher lui-même attendrait-il si tard,  
N'était que de son cœur le trop juste reproche  
Lui fait peut-être, hélas ! éviter cette approche ?  
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci.  
Il ne me verra plus.

ZAÏRE

Madame, le voici.

## SCÈNE IV

BAJAZET, ATALIDE, ZAÏRE.

BAJAZET

C'en est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.  
 Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie.  
 Et je serais heureux, si la foi, si l'honneur  
 Ne me reprochait point mon injuste bonheur,  
 Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,  
 Pouvait me pardonner aussi bien que Roxane.  
 Mais enfin je me vois les armes à la main.  
 Je suis libre, et je puis contre un frère inhumain,  
 Non plus par un silence aidé de votre adresse  
 Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,  
 Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,  
 Moi-même le cherchant aux climats étrangers,  
 Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,  
 Et pour juge entre nous prendre la renommée.  
 Que vois-je ? Qu'avez-vous ? Vous pleurez !

ATALIDE

Non, Seigneur,

Je ne murmure point contre votre bonheur.  
 Le Ciel, le juste Ciel vous devait ce miracle.  
 Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle.  
 Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins  
 Que votre seul péril occupait tous mes soins,  
 Et puisqu'il ne pouvait finir qu'avec ma vie,  
 C'est sans regret aussi que je la sacrifie.  
 Il est vrai, si le Ciel eût écouté mes vœux,  
 Qu'il pouvait m'accorder un trépas plus heureux.  
 Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale.  
 Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale.

### ACTE III - SCÈNE IV

Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux,  
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.  
Roxane s'estimait assez récompensée,  
Et j'aurais en mourant cette douce pensée,  
Que vous ayant moi-même imposé cette loi,  
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi,  
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse  
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

#### BAJAZET

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant ?  
O Ciel ! de ce discours quel est le fondement ?  
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle ?  
Moi j'aimerais Roxane, ou je vivrais pour elle,  
Madame ! Ah croyez-vous que loin de le penser,  
Ma bouche seulement eût pu le prononcer ?  
Mais l'un ni l'autre enfin n'était point nécessaire,  
La Sultane a suivi son penchant ordinaire.  
Et soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour  
Comme un gage certain qui marquait mon amour,  
Soit que le temps trop cher la pressât de se rendre ;  
A peine ai-je parlé, que sans presque m'entendre,  
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours.  
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,  
Et se fiant enfin à ma reconnaissance,  
D'un hymen infailible a formé l'espérance.  
Moi-même rougissant de sa crédulité,  
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,  
Dans ma confusion, que Roxane, Madame,  
Attribuait encore à l'excès de ma flamme,  
Je me trouvais barbare, injuste, criminel.  
Croyez qu'il m'a fallu dans ce moment cruel,  
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,  
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.  
Cependant quand je viens après de tels efforts



## BAJAZET

Chercher quelque secours contre tous mes remords,  
Vous-même contre moi je vous vois irritée  
Reprocher votre mort à mon âme agitée.  
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment  
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.  
Madame, finissons et mon trouble, et le vôtre.  
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.  
Roxane n'est pas loin. Laissez agir ma foi.  
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,  
Détromper son amour d'une feinte forcée,  
Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée.  
La voici.

ATALIDE

Juste Ciel ! Où va-t-il s'exposer ?  
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

## SCÈNE V

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE.

ROXANE

Venez, Seigneur, venez. Il est temps de paraître,  
Et que tout le Sérail reconnaisse son maître.  
Tout ce peuple nombreux, dont il est habité,  
Assemblé par mon ordre attend ma volonté.  
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,  
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.  
L'auriez-vous cru, Madame, et qu'un si prompt retour  
Fit à tant de fureur succéder tant d'amour ?  
Tantôt à me venger fixe et déterminée,  
Je jurais qu'il voyait sa dernière journée.  
A peine cependant Bajazet m'a parlé,

ACTE III - SCÈNE VI

L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.  
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse,  
J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse.

BAJAZET

Oui, je vous ai promis, et j'ai donné ma foi  
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi;  
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,  
Vous répondront toujours de ma reconnaissance.  
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,  
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCÈNE VI

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE

De quel étonnement, ô Ciel ! suis-je frappée ?  
Est-ce un songe ? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?  
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé  
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé ?  
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,  
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?  
J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort  
Son amour me laissait maîtresse de son sort.  
Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?  
Mais moi-même tantôt me serais-je abusée ?  
Ah !... Mais il vous parlait. Quels étaient ses discours,  
Madame ?

ATALIDE

Moi, Madame ! Il vous aime toujours.

## BAJAZET

ROXANE

Il y va de sa vie au moins que je le croie.  
Mais de grâce, parmi tant de sujets de joie,  
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer  
Ce chagrin, qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.  
Il m'a de vos bontés longtemps entretenue.  
Il en était tout plein quand je l'ai rencontré.  
J'ai cru le voir sortir tel qu'il était entré.  
Mais, Madame, après tout, faut-il être surprise,  
Que tout prêt d'achever cette grande entreprise  
Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper  
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême.  
Vous parlez mieux pour lui, qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE

Et quel autre intérêt...

ROXANE

Madame, c'est assez.  
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.  
Laissez-moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.  
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude.  
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,  
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCÈNE VII

ROXANE, *seule.*

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?  
 Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?  
 Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?  
 N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard ?  
 Bajazet interdit ! Atalide étonnée !  
 O Ciel ! à cet affront m'auriez-vous condamnée ?  
 De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits ?  
 Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,  
 Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,  
 N'aurais-je tout tenté que pour une rivale !  
 Mais peut-être qu'aussi trop prompte à m'affliger  
 J'observe de trop près un chagrin passager.  
 J'impute à son amour l'effet de son caprice.  
 N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?  
 Prêt à voir le succès de son déguisement,  
 Quoi, ne pouvait-il pas feindre encore un moment ?  
 Non, non, rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.  
 Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?  
 Quel serait son dessein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?  
 Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?  
 Mais hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire ?  
 Si par quelque autre charme Atalide l'attire,  
 Qu'importe qu'il nous doive, et le sceptre, et le jour ?  
 Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?  
 Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,  
 Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ?  
 Ah ! si d'une autre chaîne il n'était point lié,  
 L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?  
 N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ?  
 L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie ?

*BAJAZET*

Que de justes raisons... Mais qui vient me parler ?  
Que veut-on ?

*SCÈNE VIII*

ROXANE, ZATIME.

ZATIME

Pardonnez si j'ose vous troubler.  
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée;  
Et quoique sur la mer la porte fût fermée,  
Les gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux  
Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous.  
Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

ROXANE

Orcan !

ZATIME

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie,  
Orcan le plus fidèle à servir ses desseins,  
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.  
Madame, il vous demande avec impatience.  
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance,  
Et souhaitant surtout qu'il ne vous surprit pas  
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?  
Quel peut être cet ordre ? et que puis-je répondre ?  
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet  
Une seconde fois condamne Bajazet.  
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre.

*ACTE III - SCÈNE VIII*

Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre ?  
Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amurat ?  
J'ai trahi l'un. Mais l'autre est peut-être un ingrat.  
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste ?  
Allons. Employons bien le moment qui nous reste.  
Ils ont beau se cacher. L'amour le plus discret  
Laisse par quelque marque échapper son secret.  
Observons Bajazet. Étonnons Atalide.  
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

FIN DU TROISIÈME ACTE

## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE

**A**H ! sais-tu mes frayeurs ? Sais-tu que dans ces lieux  
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?  
En ce moment fatal que je crains sa venue !  
Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?  
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?  
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons ?

ZAÏRE

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande.  
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.  
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.  
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.  
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.  
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE *lit.*

*Après tant d'injustes détours  
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ?*

## BAJAZET

*Mais je veux bien prendre soin d'une vie,  
Dont vous jurez que dépendent vos jours.  
Je verrai la Sultane. Et par ma complaisance,  
Par de nouveaux serments de ma reconnaissance,  
J'apaiserai, si je puis, son courroux.  
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,  
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,  
Puisque jamais je n'aimerai que vous.*

Hélas ! Que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?  
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?  
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?  
C'est Roxane, et non moi qu'il faut persuader.  
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ?  
Funeste aveuglement ! Perfide jalousie !  
Récit menteur ! Soupçons que je n'ai pu celer !  
Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler ?  
C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente.  
J'étais aimée, heureuse, et Roxane contente.  
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.  
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas.  
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.  
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même  
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,  
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !  
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAÏRE

Roxane vient à vous.

ATALIDE

Ah ! cachons cette lettre.



ACTE IV - SCÈNES II - III

SCÈNE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE, à *Zatime*.

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, à *Zaïre*.

Va, cours, et tâche enfin de le persuader.

SCÈNE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée,  
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

ATALIDE

On m'a dit que du camp un esclave est venu,  
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE

Amurat est heureux, la fortune est changée,  
Madame, et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE

Hé quoi, Madame ? Osmin...

*BAJAZET*

ROXANE

Était mal averti.  
Et depuis son départ cet esclave est parti.  
C'en est fait.

ATALIDE

Quel revers !

ROXANE

Pour comble de disgrâces  
Le Sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

ATALIDE

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE

Que je vous plains, Madame ! Et qu'il est nécessaire  
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE

O Ciel !

ROXANE

Le temps n'a point adouci sa rigueur.  
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ACTE IV - SCÈNE III

ATALIDE

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE

Voyez. Lisez vous-même.  
Vous connaissez, Madame, et la lettre, et le seing.

ATALIDE

Du cruel Amurat je reconnais la main.

*(Elle lit.)*

*Avant que Babylone éprouvât ma puissance,  
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.  
Je ne veux point douter de votre obéissance,  
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.  
Je laisse sous mes lois Babylone asservie,  
Et confirme en partant mon ordre souverain.  
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,  
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main.*

ROXANE

Hé bien ?

ATALIDE

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE

Que vous semble ?

ATALIDE

Il poursuit son dessein parricide.  
Mais il pense proscrire un prince sans appui.  
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui,

*BAJAZET*

Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme,  
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE

Moi, Madame ?

Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr.  
Mais...

ATALIDE

Quoi donc ? Qu'avez-vous résolu ?

ROXANE

D'obéir.

ATALIDE

D'obéir !

ROXANE

Et que faire en ce péril extrême ?  
Il le faut.

ATALIDE

Quoi ! ce prince aimable... qui vous aime  
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE

Il le faut. Et déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE

Je me meurs.

ZATIME

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

## ACTE IV - SCÈNE IV

ROXANE

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine.  
Mais au moins observez ses regards, ses discours,  
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

### SCÈNE IV

ROXANE, *seule.*

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.  
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée.  
Depuis six mois entiers j'ai cru que nuit et jour  
Ardente elle veillait au soin de mon amour.  
Et c'est moi qui du sien ministre trop fidèle  
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle,  
Qui me suis appliquée à chercher les moyens  
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,  
Et qui même souvent prévenant son envie  
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.  
Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir,  
Si dans sa perfidie elle a su réussir.  
Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage ?  
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?  
Vois-je pas au travers de son saisissement,  
Un cœur dans ses douleurs content de son amant ?  
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,  
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.  
N'importe. Poursuivons. Elle peut comme moi  
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.  
Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piège.  
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je ?  
Quoi donc ! à me gêner appliquant mes esprits  
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?

## BAJAZET

Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.  
D'ailleurs l'ordre, l'esclave, et le Vizir me presse.  
Il faut prendre parti, l'on m'attend. Faisons mieux :  
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux.  
Laissons de leur amour la recherche importune.  
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.  
Voyons, si par mes soins sur le trône élevé,  
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé.  
Et si de mes bienfaits lâchement libérale  
Sa main en osera couronner ma rivale.  
Je saurai bien toujours retrouver le moment  
De punir, s'il le faut, la rivale, et l'amant.  
Dans ma juste fureur observant le perfide  
Je saurai le surprendre avec son Atalide.  
Et d'un même poignard les unissant tous deux,  
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.  
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre,  
Je veux tout ignorer.

## SCÈNE V

ROXANE, ZATIME.

ROXANE

Ah ! que viens-tu m'apprendre,  
Zatime ? Bajazet en est-il amoureux ?  
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux ?

ZATIME

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,  
Madame, elle ne marque aucun reste de vie  
Que par de longs soupirs, et des gémissements,  
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.

ACTE IV - SCÈNE V

Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,  
Ont découvert son sein, pour leur donner passage.  
Moi-même avec ardeur secondant ce dessein,  
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein.  
Du Prince votre amant j'ai reconnu la lettre,  
Et j'ai cru qu'en vos mains je devais le remettre.

ROXANE

Donne. Pourquoi frémir ? et quel trouble soudain  
Me glace à cet objet et fait trembler ma main ?  
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.  
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée.  
. . . . . *Ni la mort, ni vous-même,*  
*Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,*  
*Puisque jamais je n'aimerai que vous.*  
Ah ! de la trahison me voilà donc instruite.  
Je reconnais l'appas, dont ils m'avaient séduite.  
Ainsi donc mon amour était récompensé,  
Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé ?  
Ah ! je respire enfin. Et ma joie est extrême  
Que le traître une fois se soit trahi lui-même.  
Libre des soins cruels, où j'allais m'engager,  
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.  
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse.  
Que la main des muets s'arme pour son supplice.  
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,  
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.  
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME

Ah Madame !

ROXANE

Quoi donc ?

## BAJAZET

### ZATIME

Si sans trop vous déplaire,  
Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,  
J'osais vous faire entendre une timide voix ;  
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,  
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.  
Mais tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui  
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?  
Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle  
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?  
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,  
Ne se regagnent plus, quand ils sont offensés,  
Et la plus prompte mort dans ce moment sévère  
Devient de leur amour la marque la plus chère.

### ROXANE

Avec quelle insolence, et quelle cruauté,  
Ils se jouaient tous deux de ma crédulité !  
Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire !  
Tu ne remportais pas une grande victoire,  
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,  
Qui lui-même craignait de se voir détrompé.  
Moi ! qui de ce haut rang qui me rendait si fière,  
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,  
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,  
Aux périls dont tes jours étaient environnés,  
Après tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes,  
Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes !  
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?  
Tu pleures malheureuse ? Ah ! tu devais pleurer,  
Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée,  
Tu conçus de le voir la première pensée.  
Tu pleures ? Et l'ingrat tout prêt à te trahir  
Prépare les discours dont il veut t'éblouir.



## ACTE IV - SCÈNE VI

Pour plaire à ta rivale il prend soin de sa vie.  
Ah ! traître, tu mourras. Quoi ! tu n'es point partie ?  
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas.  
Qu'il me voie attentive au soin de son trépas,  
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,  
Et de sa trahison ce gage trop sincère.  
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.  
Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux.  
Qu'elle soit cependant fidèlement servie.  
Prends soin d'elle. Ma haine a besoin de sa vie.  
Ah ! si pour son amant facile à s'attendrir  
La peur de son trépas la fit presque mourir,  
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle,  
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,  
De voir sur cet objet ses regards arrêtés  
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !  
Va, retiens-la. Surtout garde bien le silence.  
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

## SCÈNE VI

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT

Que faites-vous, Madame ? En quels retardements  
D'un jour si précieux perdez-vous les moments ?  
Byzance par mes soins presque entière assemblée  
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée.  
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,  
Attendent le signal que vous m'aviez promis.  
D'où vient que sans répondre à leur impatience,  
Le Sérail cependant garde un triste silence ?  
Déclarez-vous, Madame, et sans plus différer...

*BAJAZET*

ROXANE

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT

Madame, quel regard, et quelle voix sévère  
Malgré votre discours m'assure du contraire ?  
Quoi ! déjà votre amour des obstacles vaincu...

ROXANE

Bazajet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT

Lui !

ROXANE

Pour moi, pour vous-même également perfide,  
Il nous trompait tous deux.

ACOMAT

Comment ?

ROXANE

Cette Atalide,  
Qui même n'était pas un assez digne prix,  
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT

Hé bien ?

ROXANE

Lisez. Jugez après cette insolence,  
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.

ACTE IV - SCÈNE VII

Obéissons plutôt à la juste rigueur  
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur,  
Et livrant sans regret un indigne complice,  
Apaisons le Sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le billet.*

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,  
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,  
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre  
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.  
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE

Non, Acomat.

Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.  
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.  
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.  
Je vais tout préparer. Vous cependant allez  
Disperser promptement vos amis assemblés.

SCÈNE VII

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT

Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN

Quoi jusque-là, Seigneur, votre amour vous transporte ?  
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?  
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ?

*BAJAZET*

ACOMAT

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule,  
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule ?  
Moi jaloux ? Plût au Ciel qu'en me manquant de foi,  
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre ?  
Ne voyais-tu pas bien, quand je l'allais trouver,  
Que j'allais avec lui me perdre, ou me sauver ?  
Ah de tant de conseils événement sinistre !  
Prince aveugle ! Ou plutôt trop aveugle ministre !  
Il te sied bien, d'avoir en de si jeunes mains  
Chargé d'ans, et d'honneurs, confié tes desseins,  
Et laissé d'un vizir la fortune flottante  
Suivre de ces amants la conduite imprudente.

OSMIN

Hé laissez-les entre eux exercer leur courroux.  
Bajazet veut périr, Seigneur, songez à vous.  
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,  
Sinon quelques amis engagés à se taire ?  
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi ;  
Mais moi, qui vois plus loin, qui par un long usage  
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage,

ACTE IV - SCÈNE VII

Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois sultans,  
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,  
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace  
Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,  
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité  
Qui reste entre l'esclave, et le maître irrité.

OSMIN

Fuyez donc.

ACOMAT

J'approuvais tantôt cette pensée,  
Mon entreprise alors était moins avancée.  
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.  
Par une belle chute il faut me signaler,  
Et laisser un débris du moins après ma fuite,  
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.  
Bajazet vit encor. Pourquoi nous étonner ?  
Acomat de plus loin a su le ramener.  
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême,  
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.  
Tu vois combien son cœur prêt à le protéger,  
A retenu mon bras trop prompt à la venger.  
Je connais peu l'amour. Mais j'ose te répondre  
Qu'il n'est pas condamné puisqu'on le veut confondre,  
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,  
Roxane l'aime encore, Osmine, et le va voir.

OSMIN

Enfin que vous inspire une si noble audace ?  
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.  
Ce palais est tout plein...

ACOMAT

Oui, d'esclaves obscurs,

## BAJAZET

Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs.  
Mais toi, dont la valeur d'Amurat oubliée  
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,  
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

OSMIN

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT

D'amis, et de soldats une troupe hardie  
Aux portes du palais attend notre sortie.  
La Sultane d'ailleurs se fie à mes discours.  
Nourri dans le Sérail j'en connais les détours.  
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure.  
Ne tardons plus. Marchons. Et s'il faut que je meure,  
Mourons, moi, cher Osmin, comme un vizir; et toi,  
Comme le favori d'un homme tel que moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

## ACTE V

### SCÈNE PREMIÈRE

ATALIDE, *seule.*

**H**ÉLAS ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue.  
Malheureuse ! Comment puis-je l'avoir perdue ?  
Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour  
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?  
Que pour dernier malheur, cette lettre fatale  
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?  
J'étais en ce lieu même, et ma timide main,  
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.  
Sa présence a surpris mon âme désolée.  
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.  
J'ai senti défaillir ma force, et mes esprits.  
Ses femmes m'entouraient quand je les ai repris,  
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.  
Ah ! trop cruelles mains qui m'avez secourue,  
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains,  
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.  
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?  
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?  
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?  
Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.  
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.  
On ouvre. De son sort je vais être informée.

SCÈNE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE

Retirez-vous.

ATALIDE

Madame... Excusez l'embarras...

ROXANE

Retirez-vous, vous dis-je, et ne répliquez pas.  
Gardez, qu'on la retienne.

SCÈNE III

ROXANE, ZATIME.

ROXANE

Oui, tout est prêt, Zatime.  
Orcan, et les muets attendent leur victime.  
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.  
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.  
Vient-il ?

ZATIME

Oui, sur mes pas un esclave l'amène;  
Et loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,  
Il m'a paru, Madame, avec empressement  
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.



ACTE V - SCÈNE IV

ROXANE

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,  
Peux-tu souffrir encor qu'il paraisse à ta vue ?  
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?  
Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner ?  
Quoi ? ne devrais-tu pas être déjà vengée ?  
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?  
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,  
Que ne le laissons-nous périr... Mais le voici.

SCÈNE IV

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE

Je ne vous ferai point des reproches frivoles.  
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.  
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez,  
Et je ne vous dirais que ce que vous savez.  
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,  
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire,  
Ce même amour peut-être, et ces mêmes bienfaits,  
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.  
Mais je m'étonne enfin que pour reconnaissance,  
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,  
Vous ayez si longtemps par des détours si bas,  
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET

Qui moi, Madame ?

ROXANE

Oui, toi. Voudrais-tu point encore

## BAJAZET

Me nier un mépris que tu crois que j'ignore;  
Ne prétendrais-tu point par tes fausses couleurs  
Déguiser un amour qui te retient ailleurs,  
Et me jurer enfin d'une bouche perfide,  
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET

Atalide, Madame ! O Ciel ! Qui vous a dit...

ROXANE

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère  
D'un malheureux amour contient tout le mystère.  
Vous savez un secret que tout prêt à s'ouvrir  
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.  
J'aime, je le confesse. Et devant que votre âme  
Prévenant mon espoir m'eût déclaré sa flamme,  
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé  
A tout autre désir mon cœur était fermé.  
Vous me vintes offrir, et la vie, et l'empire,  
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,  
Consultant vos bienfaits, les crut, et sur leur foi  
De tous mes sentiments vous répondit pour moi.  
Je connus votre erreur. Mais que pouvais-je faire ?  
Je vis en même temps qu'elle vous était chère.  
Combien le trône tente un cœur ambitieux !  
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.  
Je chéris, j'acceptai sans tarder davantage,  
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage;  
D'autant plus qu'il fallait l'accepter, ou périr;  
D'autant plus que vous-même ardente à me l'offrir

ACTE V - SCÈNE IV

Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée,  
Que même mes refus vous auraient exposée,  
Qu'après avoir osé me voir et me parler,  
Il était dangereux pour vous de reculer.  
Pendant je n'en veux pour témoins que vos plaintes.  
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes ?  
Songez combien de fois vous m'avez reproché  
Un silence témoin de mon trouble caché.  
Plus l'effet de vos soins, et ma gloire étaient proches,  
Plus mon cœur interdit se faisait de reproches.  
Le Ciel, qui m'entendait, sait bien qu'en même temps  
Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants.  
Et si l'effet enfin suivant mon espérance  
Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance,  
J'aurais par tant d'honneurs, par tant de dignités,  
Contenté votre orgueil, et payé vos bontés,  
Que vous-même peut-être...

ROXANE

Et que pourrais-tu faire ?  
Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire ?  
Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits ?  
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?  
Maîtresse du Sérail, arbitre de ta vie,  
Et même de l'État qu'Amurat me confie,  
Sultane, et ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,  
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi.  
Dans ce comble de gloire, où je suis arrivée,  
A quel indigne honneur m'avais-tu réservée ?  
Traînerais-je en ces lieux un sort infortuné,  
Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,  
De mon rang descendue, à mille autres égale,  
Ou la première esclave enfin de ma rivale ?  
Laissons ces vains discours. Et sans m'importuner,  
Pour la dernière fois veux-tu vivre et régner ?

*BAJAZET*

J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.  
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET

Que faut-il faire ?

ROXANE

Ma rivale est ici. Suis-moi sans différer.  
Dans les mains des muets viens la voir expirer.  
Et libre d'un amour à ta gloire funeste  
Viens m'engager ta foi ; le temps fera le reste.  
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET

Je ne l'accepterais que pour vous en punir,  
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire  
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.  
Mais à quelle fureur me laissant emporter  
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter ?  
De mes emportements elle n'est point complice.  
Ni de mon amour même, et de mon injustice.  
Loin de me retenir par des conseils jaloux,  
Elle me conjurait de me donner à vous.  
En un mot séparez ses vertus de mon crime.  
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime,  
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir.  
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.  
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.  
Épargnez une vie assez infortunée.  
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,  
Madame. Et si jamais je vous fus cher...

ROXANE

Sortez.

SCÈNE V

ROXANE, ZATIME.

ROXANE

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,  
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME

Atalide à vos pieds demande à se jeter,  
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,  
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidèle,  
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort,  
Et quand il sera temps, viens m'apprendre son sort.

SCÈNE VI

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée  
Tromper votre bonté si longtemps abusée.  
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,  
Je viens mettre mon cœur, et mon crime à vos pieds.  
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée.  
Du soin de mon amour seulement occupée,  
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,

## BAJAZET

Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.  
Je l'aimai dès l'enfance. Et dès ce temps, Madame,  
J'avais par mille soins su prévenir son âme.  
La Sultane sa mère ignorant l'avenir,  
Hélas ! pour son malheur, se plut à nous unir.  
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un et l'autre,  
Si connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,  
Votre amour de la mienne eût su se défier !  
Je ne me noircis point, pour le justifier.  
Je jure par le Ciel, qui me voit confondue,  
Par ces grands Ottomans, dont je suis descendue,  
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux,  
Pour le plus pur du sang, qu'ils ont transmis en nous.  
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,  
Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.  
Jalouse, et toujours prête à lui représenter  
Tout ce que je croyais digne de l'arrêter,  
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,  
Quelquefois attestant les mânes de sa mère ;  
Ce jour même, des jours le plus infortuné,  
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,  
Et de ma mort enfin le prenant à partie,  
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,  
Qu'arrachant, malgré lui des gages de sa foi,  
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.  
Mais pourquoi vos bontés seraient-elles lassées ?  
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.  
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus  
Se rejoindront bientôt, quand je ne serai plus.  
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,  
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,  
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu,  
Couverte de mon sang par vos mains répandu.  
D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse.  
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,  
Madame, mon trépas n'en sera pas moins prompt.

## ACTE V - SCÈNE VII

Jouissez d'un bonheur, dont ma mort vous répond.  
Couronnez un héros, dont vous serez chérie.  
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.  
Allez, Madame, allez. Avant votre retour  
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE

Je ne mérite pas un si grand sacrifice.  
Je me connais, Madame, et je me fais justice.  
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui  
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.  
Vous jouirez bientôt de son aimable vue.  
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue ?

## SCÈNE VII

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME

Ah ! venez vous montrer, Madame, ou désormais  
Le rebelle Acomat est maître du palais.  
Profanant des sultans la demeure sacrée,  
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.  
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,  
Doutent si le Vizir vous sert, ou vous trahit.

ROXANE

Ah les traîtres ! Allons, et courons le confondre.  
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.



SCÈNE VIII

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE

Hélas ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?  
J'ignore quel dessein les anime tous deux,  
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,  
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche  
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret.  
Mais de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.  
L'as-tu vu ? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre ?

ZATIME

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE

Quoi, Roxane déjà l'a-t-elle condamné ?

ZATIME

Madame, le secret m'est surtout ordonné.

ATALIDE

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.



ACTE V - SCÈNE IX

ATALIDE

Ah ! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main  
Lui donne de ton zèle un gage plus certain.  
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,  
D'une esclave barbare esclave impitoyable.  
Précipite des jours qu'elle me veut ravir,  
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.  
Tu me retiens en vain. Et dès cette même heure  
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCÈNE IX

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT

Ah que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,  
Madame ? Aurai-je encor le temps de le sauver ?  
Je cours tout le Sérail. Et même dès l'entrée  
De mes braves amis la moitié séparée  
A marché sur les pas du courageux Osmin,  
Le reste m'a suivi par un autre chemin.  
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives,  
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous.  
Cette esclave le sait.

ACOMAT

Crains mon juste courroux.  
Malheureuse, réponds.

SCÈNE X

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAÏRE.

ZAÏRE

Madame !

ATALIDE

Qu'est-ce ?

Hé bien, Zaire ?

ZAÏRE

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

ATALIDE

Roxane ?

ZAÏRE

Et ce qui va bien plus vous étonner,  
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE

Quoi ! lui ?

ZAÏRE

Désespéré d'avoir manqué son crime,  
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE

Juste Ciel ! l'innocence a trouvé ton appui.  
Bajazet vit encor, Vizir, courez à lui.

ACTE V - SCÈNE XI

ZAÏRE

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite,  
Il a tout vu.

SCÈNE XI

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE, OSMIN.

ACOMAT

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite ?  
Roxane est-elle morte ?

OSMIN

Oui, j'ai vu l'assassin  
Retirer son poignard tout fumant de son sein.  
Orcan qui méditait ce cruel stratagème,  
La servait à dessein de la perdre elle-même,  
Et le Sultan l'avait chargé secrètement  
De lui sacrifier l'amante après l'amant.  
Lui-même d'aussi loin qu'il nous a vu paraître :  
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître.  
De son auguste seing reconnaissez les traits,  
Pérides, et sortez de ce sacré palais. »  
A ce discours laissant la Sultane expirante,  
Il a marché vers nous, et d'une main sanglante  
Il nous a déployé l'ordre, dont Amurat  
Autorise ce monstre à ce double attentat.  
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,  
Transportés à la fois de douleur, et de rage,  
Nos bras impatients ont puni son forfait,  
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE

Bajazet !

*BAJAZET*

ACOMAT

Que dis-tu ?

OSMIN

Bajazet est sans vie.

L'ignoriez-vous ?

ATALIDE

O Ciel !

OSMIN

Son amante en furie  
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,  
Avait au nœud fatal abandonné ses jours.  
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,  
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste,  
Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré  
De morts et de mourants noblement entouré,  
Que vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,  
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.  
Mais puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

ACOMAT

Ah destins ennemis, où me réduisez-vous !  
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,  
Madame. Je sais trop qu'en l'état où vous êtes,  
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui  
De quelques malheureux qui n'espéraient qu'en lui.  
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,  
Je vais, non point sauver cette tête coupable,  
Mais redevable aux soins de mes tristes amis  
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.  
Pour vous, si vous voulez, qu'en quelque autre contrée

## ACTE V - SCÈNE DERNIÈRE

Nous allons confier votre tête sacrée,  
Madame, consultez. Maîtres de ce palais  
Mes fidèles amis attendront vos souhaits.  
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,  
Je cours où ma présence est encor nécessaire,  
Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,  
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

## SCÈNE DERNIÈRE

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE

Enfin c'en est donc fait. Et par mes artifices  
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,  
Je suis donc arrivée au douloureux moment,  
Où je vois par mon crime expirer mon amant.  
N'était-ce pas assez, cruelle destinée,  
Qu'à lui survivre hélas ! je fusse condamnée ?  
Et fallait-il encor que pour comble d'horreurs  
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs ?  
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie,  
Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie.  
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux  
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.  
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée ?  
Moi, qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,  
Retenir mes esprits, prompts à m'abandonner !  
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner ?  
Mais c'en est trop. Il faut par un prompt sacrifice  
Que ma fidèle main te venge, et me punisse.  
Vous, de qui j'ai troublé la gloire, et le repos,  
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,

## BAJAZET

Toi, mère malheureuse, et qui dès notre enfance,  
Me confias son cœur, dans une autre espérance,  
Infortuné Vizir, amis désespérés,  
Roxane, venez tous contre moi conjurés,  
Tourmenter à la fois une amante éperdue,  
*(Elle se tue.)*  
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

## ZAÏRE

Ah ! Madame... Elle expire. O Ciel ! en ce malheur  
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur ?

FIN

# MITHRIDATE

1673

## PRÉFACE

**I**L n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate. Sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine. Et sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république, c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs. Car excepté quelque événement que j'ai un peu rapproché par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnaîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate, qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvait mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui était si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses. La seule chose qui pourrait n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des



## MITHRIDATE

scènes, qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les pays par où il devait passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail. Et après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espérait trouver dans sa marche; il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, et que les soldats effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchait qu'à périr avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connaître à Mithridate les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire. Et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate. « Cet homme était véritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avait souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyait rien au-dessus de ses espérances et de son audace, et mesurait ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires. Bien résolu, si son entreprise ne réussissait point, de faire une fin digne d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous les ruines de son empire, plutôt que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse. »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paraît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement.

## PRÉFACE

Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime, et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite, que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites. Car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne.

« Cette-ci était fort renommée entre les Grecs, pource que quelques sollicitations que lui sût faire le Roi en étant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eût accord de mariage passé entre eux, et qu'il lui eût envoyé le diadème ou bandeau royal et appelée reine. La pauvre dame depuis que ce roi l'eût épousée avait vécu en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de pleurer la malheureuse beauté de son corps, laquelle au lieu d'un mari lui avait donné un maître, et au lieu de compagnie conjugale et que doit avoir une dame d'honneur, lui avait baillé une garde et garnison d'hommes barbares qui la tenaient comme prisonnière loin du doux pays de la Grèce, en lieu où elle n'avait qu'un songe et une ombre de biens, et au contraire avait réellement perdu les véritables, dont elle jouissait au pays de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et lui eut fait commandement de par le Roi qu'elle eût à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la tête son bandeau royal, et se le nouant à l'entour du col s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire: « O maudit, et » malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce » triste service. » En disant ces paroles elle le jeta contre terre crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque. »

Xipharès était fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommait Stratonice. Elle livra aux Romains une

## MITHRIDATE

place de grande importance, où étaient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince, pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace. Car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restait de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis ? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

## ACTEURS

MITHRIDATE

ROI DE PONT, ET DE QUANTITÉ D'AUTRES ROYAUMES

MONIME

ACCORDÉE AVEC MITHRIDATE, ET DÉJÀ DÉCLARÉE REINE

PHARNACE, XIPHARÈS

FILS DE MITHRIDATE, MAIS DE DIFFÉRENTES MÈRES

ARBATE

CONFIDENT DE MITHRIDATE, ET GOUVERNEUR DE LA PLACE  
DE NYMPHÉE

PHÆDIME

CONFIDENTE DE MONIME

ARCAS

DOMESTIQUE DE MITHRIDATE

GARDES

*LA SCÈNE EST A NYMPHÉE,  
PORT DE MER SUR LE BOSPHORE CIMMÉRIEN,  
DANS LA TAURIQUE CHERSONÈSE.*

# MITHRIDATE

TRAGÉDIE

## ACTE I

### SCÈNE PREMIÈRE

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS

**O**N nous faisait, Arbate, un fidèle rapport.  
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.  
Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon père,  
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.  
Après un long combat tout son camp dispersé  
Dans la foule des morts en fuyant l'a laissé,  
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée,  
Avec son diadème a remis son épée.  
Ainsi ce roi, qui seul a durant quarante ans  
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,  
Et qui dans l'Orient balançant la fortune  
Vengeait de tous les rois la querelle commune,  
Meurt, et laisse après lui pour venger son trépas,  
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE

Vous, Seigneur ! Quoi l'ardeur de régner en sa place  
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace ?

*MITHRIDATE*

XIPHARÈS

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix  
D'un malheureux empire acheter le débris.  
Je sais en lui des ans respecter l'avantage.  
Et content des États marqués pour mon partage,  
Je verrai sans regret tomber entre ses mains  
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE

L'amitié des Romains ? Le fils de Mithridate,  
Seigneur ? Est-il bien vrai ?

XIPHARÈS

N'en doute point, Arbate.  
Pharnace dès longtemps tout Romain dans le cœur  
Attend tout maintenant de Rome, et du vainqueur.  
Et moi plus que jamais à mon père fidèle  
Je conserve aux Romains une haine immortelle.  
Cependant et ma haine, et ses prétentions  
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE

Et quel autre intérêt contre lui vous anime ?

XIPHARÈS

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime  
Qui du Roi notre père attira tous les vœux,  
Dont Pharnace après lui se déclare amoureux...

ARBATE

Hé bien, Seigneur ?

## XIPHARÈS

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire  
 Puisque enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.  
 Tu ne t'attendais pas sans doute à ce discours.  
 Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.  
 Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.  
 Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,  
 Et mes premiers soupirs et mes derniers ennuis ?  
 Mais en l'état funeste où nous sommes réduits,  
 Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire  
 A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.  
 Qu'il te suffise donc, pour me justifier,  
 Que je vis, que j'aimai la Reine le premier,  
 Que mon père ignorait jusqu'au nom de Monime,  
 Quand je conçus pour elle un amour légitime.  
 Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ses beautés  
 Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés ;  
 Il crut que sans prétendre une plus haute gloire,  
 Elle lui céderait une indigne victoire.  
 Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu,  
 Et que lassé d'avoir vainement combattu,  
 Absent, mais toujours plein de son amour extrême,  
 Il lui fit par tes mains porter son diadème.  
 Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains,  
 M'annoncèrent du Roi l'amour, et les desseins,  
 Quand je sus qu'à son lit Monime réservée  
 Avait pris avec toi le chemin de Nymphée.  
 Hélas ! ce fut encor dans ce temps odieux,  
 Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux,  
 Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,  
 Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,  
 Elle trahit mon père, et rendit aux Romains  
 La place, et les trésors confiés en ses mains.  
 Quel devins-je au récit du crime de ma mère !  
 Je ne regardai plus mon rival dans mon père.

## MITHRIDATE

J'oubliai mon amour par le sien traversé.  
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.  
J'attaquai les Romains, et ma mère éperdue  
Me vit, en reprenant cette place rendue,  
A mille coups mortels contre eux me dévouer,  
Et chercher en mourant à la désavouer.  
L'Euxin depuis ce temps fut libre, et l'est encore.  
Et des rives de Pont, aux rives du Bosphore  
Tout reconnut mon père, et ses heureux vaisseaux  
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.  
Je voulais faire plus. Je prétendais, Arbate,  
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.  
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.  
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,  
Monime, qu'en tes mains mon père avait laissée,  
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.  
Que dis-je ? en ce malheur je tremblai pour ses jours.  
Je redoutai du Roi les cruelles amours.  
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses  
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.  
Je volai vers Nymphée. Et mes tristes regards  
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts.  
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.  
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.  
Pharnace en ses desseins toujours impétueux,  
Ne dissimula point ses vœux présomptueux.  
De mon père à la Reine il conta la disgrâce,  
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.  
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.  
Mais enfin à mon tour je prétends éclater.  
Autant que mon amour respecta la puissance  
D'un père, à qui je fus dévoué dès l'enfance,  
Autant ce même amour maintenant révolté  
De ce nouveau rival brave l'autorité.  
Ou Monime à ma flamme elle-même contraire  
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire,



## ACTE I - SCÈNE I

Ou bien quelques malheurs qu'il en puisse avenir  
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.  
Voilà tous les secrets que je voulais t'apprendre.  
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre,  
Qui des deux te paraît plus digne de ta foi,  
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.  
Fier de leur amitié Pharnace croit peut-être  
Commander dans Nymphée et me parler en maître.  
Mais ici mon pouvoir ne connaît point le sien.  
Le Pont est son partage et Colchos est le mien.  
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes  
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces.

### ARBATE

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir  
Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir.  
Avec le même zèle, avec la même audace  
Que je servais le père, et gardais cette place,  
Et contre votre frère, et même contre vous,  
Après la mort du Roi je vous sers contre tous.  
Sans vous ne sais-je pas que ma mort assurée  
De Pharnace en ces lieux allait suivre l'entrée ?  
Sais-je pas que mon sang par ses mains répandu  
Eût souillé ce rempart contre lui défendu.  
Assurez-vous du cœur et du choix de la Reine.  
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,  
Ou Pharnace laissant le Bosphore en vos mains,  
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

### XIPHARÈS

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême ?  
Mais on vient. Cours, ami, c'est Monime, elle-même.

## SCÈNE II

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME

Seigneur, je viens à vous. Car enfin aujourd'hui,  
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ?  
Sans parents, sans amis, désolée, et craintive,  
Reine longtemps de nom, mais en effet captive,  
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,  
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.  
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime.  
J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime  
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux  
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.  
Vous devez à ces mots reconnaître Pharnace.  
C'est lui, Seigneur, c'est lui, dont la coupable audace  
Veut la force à la main m'attacher à son sort  
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.  
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née ?  
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,  
A peine je suis libre, et goûte quelque paix,  
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.  
Peut-être je devrais plus humble en ma misère  
Me souvenir du moins que je parle à son frère.  
Mais soit raison, destin, soit que ma haine en lui  
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,  
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice  
De l'hymen que je crains n'égalait le supplice.  
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,  
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,  
Au pied du même autel où je suis attendue,  
Seigneur, vous me verrez à moi-même rendue

ACTE I - SCÈNE II

Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,  
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

XIPHARÈS

Madame, assurez-vous de mon obéissance.  
Vous avez dans ces lieux une entière puissance.  
Pharnace ira s'il veut, se faire craindre ailleurs.  
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME

Hé quel nouveau malheur peut affliger Monime,  
Seigneur ?

XIPHARÈS

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,  
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui,  
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME

Vous !

XIPHARÈS

Mettez ce malheur au rang des plus funestes.  
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes  
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,  
Père, enfants animés à vous persécuter.  
Mais avec quelque ennui que vous puissiez apprendre  
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,  
Jamais tous vos malheurs ne sauraient approcher  
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.  
Ne croyez point pourtant que semblable à Pharnace

## MITHRIDATE

Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.  
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,  
Et vous ne dépendrez ni de lui, ni de moi.  
Mais quand je vous aurai pleinement satisfaite,  
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite ?  
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États ?  
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas ?  
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence ?  
En fuyant mon rival fuirez-vous ma présence ?  
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,  
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais ?

## MONIME

Ah ! que m'apprenez-vous ?

## XIPHARÈS

Hé quoi, belle Monime,  
Si le temps peut donner quelque droit légitime,  
Faut-il vous dire ici que le premier de tous  
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,  
Quand vos charmes naissants inconnus à mon père,  
N'avaient encor paru qu'aux yeux de votre mère ?  
Ah ! si par mon devoir forcé de vous quitter  
Tout mon amour alors ne put pas éclater,  
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,  
Combien je me plaignis de ce devoir funeste ?  
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,  
Quelle vive douleur attendrit mes adieux ?  
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, Madame.  
Je vous rappelle un songe effacé de votre âme.  
Tandis que loin de vous sans espoir de retour,  
Je nourrissais encore un malheureux amour,  
Contente et résolue à l'hymen de mon père,  
Tous les malheurs du fils ne vous affligeaient guère.

ACTE I - SCÈNE II

MONIME

Hélas !

XIPHARÈS

Avez-vous plaint un moment mes ennuis ?

MONIME

Prince... n'abusez point de l'état où je suis.

XIPHARÈS

En abuser ! O Ciel ! Quand je cours vous défendre,  
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre.  
Que vous dirai-je enfin ? lorsque je vous promets  
De vous mettre en état de ne me voir jamais.

MONIME

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS

Quoi malgré mes serments vous croyez le contraire ?  
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,  
Je prétends attenter à votre liberté !  
On vient, Madame, on vient... Expliquez-vous de grâce.  
Un mot.

MONIME

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.  
Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir,  
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS

Ah Madame...

MONIME

Seigneur, vous voyez votre frère.

*SCÈNE III*

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon père ?  
Des témoins de sa mort viennent à tous moments  
Condamner votre doute et vos retardements.  
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,  
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.  
Un peuple obéissant vous attend à genoux  
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.  
Le Pont vous reconnaît dès longtemps pour sa reine,  
Vous en portez encor la marque souveraine ;  
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front  
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.  
Maître de cet État que mon père me laisse,  
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.  
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard,  
Ainsi que notre hymen presser notre départ.  
Nos intérêts communs, et mon cœur le demandent.  
Prêts à vous recevoir mes vaisseaux vous attendent,  
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,  
Souveraine des mers, qui vous doivent porter.

ACTE I - SCÈNE III

MONIME

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.  
Mais puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre ;  
Puis-je laissant la feinte et les déguisements,  
Vous découvrir ici mes secrets sentiments ?

PHARNACE

Vous pouvez tout.

MONIME

Je crois que je vous suis connue.  
Éphèse est mon pays. Mais je suis descendue  
D'aïeux, ou rois, Seigneur, ou héros, qu'autrefois  
Leur vertu chez les Grecs mit au-dessus des rois.  
Mithridate me vit. Éphèse et l'Ionie  
A son heureux empire était alors unie.  
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.  
Ce fut pour ma famille une suprême loi.  
Il fallut obéir. Esclave couronnée  
Je partis pour l'hymen où j'étais destinée.  
Le Roi qui m'attendait au sein de ses États,  
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas :  
Et tandis que la guerre occupait son courage  
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.  
J'y vins. J'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,  
Mon père paya cher ce dangereux honneur,  
Et les Romains vainqueurs pour première victime  
Prirent Philopœmen le père de Monime.  
Sous ce titre funeste il se vit immoler.  
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.  
Quelque juste fureur dont je sois animée,  
Je ne puis point à Rome opposer une armée.  
Inutile témoin de tous ses attentats,  
Je n'ai pour me venger ni sceptre, ni soldats.

## MITHRIDATE

Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,  
C'est de garder la foi que je dois à mon père,  
De ne point dans son sang aller tremper mes mains,  
En épousant en vous l'allié des Romains.

## PHARNACE

Que parlez-vous de Rome, et de son alliance ?  
Pourquoi tout ce discours et cette défiance ?  
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier ?

## MONIME

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier ?  
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne  
D'un pays que partout leur armée environne,  
Si le traité secret qui vous lie aux Romains  
Ne vous en assurait l'empire et les chemins ?

## PHARNACE

De mes intentions je pourrais vous instruire,  
Et je sais les raisons que j'aurais à vous dire,  
Si laissant en effet les vains déguisements  
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments.  
Mais enfin je commence après tant de traverses,  
Madame, à rassembler vos excuses diverses.  
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,  
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

## XIPHARÈS

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la Reine,  
La réponse, Seigneur, doit-elle être incertaine ?  
Et contre les Romains votre ressentiment  
Doit-il pour éclater balancer un moment ?



## ACTE I - SCÈNE III

Quoi nous aurons d'un père entendu la disgrâce ?  
Et lents à le venger, prompts à remplir sa place,  
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli ?  
Il est mort. Savons-nous s'il est enseveli ?  
Qui sait si dans le temps que votre âme empressée  
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée ;  
Ce roi, que l'Orient tout plein de ses exploits  
Peut nommer justement le dernier de ses rois,  
Dans ses propres États privé de sépulture  
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,  
N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,  
Et des indignes fils qui n'osent le venger ?  
Ah ! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.  
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,  
Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime sa liberté,  
Voilà nos alliés. Marchons de ce côté.  
Vivons ou périssons dignes de Mithridate,  
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,  
A défendre du joug et nous et nos États,  
Qu'à contraindre des cœurs, qui ne se donnent pas.

### PHARNACE

Il sait vos sentiments. Me trompais-je, Madame ?  
Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme,  
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

### XIPHARÈS

J'ignore de son cœur les sentiments cachés.  
Mais je m'y soumettrais, sans vouloir rien prétendre,  
Si comme vous, Seigneur, je croyais les entendre.

### PHARNACE

Vous feriez bien, et moi je fais ce que je doi.

*MITHRIDATE*

Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS

Toutefois en ces lieux je ne connais personne,  
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE

Ici ? Vous y pourriez rencontrer votre perte...

*SCÈNE IV*

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHÆDIME.

PHÆDIME

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte,  
Et bientôt démentant le faux bruit de sa mort  
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME

Mithridate !

ACTE I - SCÈNE V

XIPHARÈS

Mon père !

PHARNACE

Ah ! que viens-je d'entendre ?

PHÆDIME

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre,  
C'est lui-même. Et déjà pressé de son devoir  
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS

Qu'avons-nous fait !

MONIME, à Xipharès.

Adieu, Prince. Quelle nouvelle !

SCÈNE V

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE

Mithridate revient ? Ah ! fortune cruelle !  
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard.  
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.

(A Xipharès.)

Comment faire ? J'entends que votre cœur soupire,  
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,

## MITHRIDATE

Prince. Mais ce discours demande un autre temps.  
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.  
Mithridate revient, peut-être inexorable.  
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.  
Le péril est pressant, plus que vous ne pensez.  
Nous sommes criminels, et vous le connaissez.  
Rarement l'amitié désarme sa colère.  
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère.  
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons  
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.  
Craignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même.  
Je la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime.  
Amant avec transport, mais jaloux sans retour  
Sa haine va toujours plus loin que son amour.  
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte.  
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.  
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,  
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.  
M'en croirez-vous ? Courons assurer notre grâce.  
Rendons-nous vous et moi maîtres de cette place.  
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter  
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

## XIPHARÈS

Je sais quel est mon crime, et je connais mon père.  
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère.  
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,  
Quand mon père paraît je ne sais qu'obéir.

## PHARNACE

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre.  
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.  
Le Roi toujours fertile en dangereux détours  
S'armera contre nous de nos moindres discours.

*ACTE I - SCÈNE V*

Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses  
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.  
Allons. Puisqu'il le faut, je marche sur vos pas.  
Mais en obéissant ne nous trahissons pas.

FIN DU PREMIER ACTE

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME

**Q**UOI, vous êtes ici quand Mithridate arrive,  
Quand, pour le recevoir chacun court sur la rive,  
Que faites-vous ? Madame, et quel ressouvenir  
Tout à coup vous arrête, et vous fait revenir ?  
N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,  
Qui presque votre époux...

MONIME

Il ne l'est pas encore,  
Phœdime, et jusque-là je crois que mon devoir  
Est de l'attendre ici, sans l'aller recevoir.

PHÆDIME

Mais ce n'est point, Madame, un amant ordinaire.  
Songez qu'à ce grand roi promise par un père,  
Vous avez de ses feux un gage solennel,  
Qu'il peut quand il voudra, confirmer à l'autel.  
Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre.

*MITHRIDATE*

MONIME

Regarde en quel état tu veux que je me montre.  
Vois ce visage en pleurs, et loin de le chercher,  
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aïlle cacher.

PHŒDIME

Que dites-vous ? O Dieux !

MONIME

Ah retour qui me tue !  
Malheureuse ! Comment paraîtrai-je à sa vue,  
Son diadème au front, et dans le fond du cœur,  
Phœdime... Tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHŒDIME

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes  
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes ?  
Et toujours Xipharès revient vous traverser ?

MONIME

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser.  
Xipharès ne s'offrait alors à ma mémoire,  
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire.  
Et je ne savais pas que pour moi plein de feux  
Xipharès des mortels fût le plus amoureux.

PHŒDIME

Il vous aime, Madame ! Et ce héros aimable...

ACTE II - SCÈNE I

MONIME

Est aussi malheureux que je suis misérable.  
Il m'adore, Phœdime, et les mêmes douleurs  
Qui m'affligeaient ici le tourmentaient ailleurs.

PHŒDIME

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime ?  
Sait-il que vous l'aimez ?

MONIME

Il l'ignore, Phœdime.  
Les Dieux m'ont secourue, et mon cœur affermi  
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.  
Hélas ! si tu savais, pour garder le silence,  
Combien ce triste cœur s'est fait de violence !  
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus !  
Phœdime, si je puis je ne le verrai plus.  
Malgré tous les efforts que je pourrais me faire,  
Je verrais ses douleurs, je ne pourrais me taire.  
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.  
Mais n'importe, s'il m'aime il en jouira peu.  
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,  
Qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME

On vient. Que faites-vous, Madame ?

MONIME

Je ne puis.  
Je ne paraîtrai point dans le trouble où je suis.



SCÈNE II

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS,  
ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire  
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,  
Ni vous faire quitter en de si grands besoins  
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins.  
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.  
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même.  
Je vous crois innocents puisque vous le voulez.  
Et je rends grâce au Ciel qui nous a rassemblés.  
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,  
Je médite un dessein digne de mon courage.  
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.  
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

SCÈNE III

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE

Enfin après un an, tu me revois, Arbate,  
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,  
Qui de Rome toujours balançant le destin,  
Tenais entre elle et moi l'univers incertain.  
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage

D'une nuit, qui laissait peu de place au courage.  
 Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés,  
 Les rangs de toutes parts mal pris, et mal gardés,  
 Le désordre partout redoublant les alarmes,  
 Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,  
 Les cris, que les rochers renvoyaient plus affreux,  
 Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux ;  
 Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?  
 Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste.  
 Et je ne dois la vie en ce commun effroi,  
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.  
 Quelque temps inconnu j'ai traversé le Phase.  
 Et de là pénétrant jusqu'au pied du Caucase,  
 Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés  
 J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.  
 Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore  
 J'y trouve des malheurs qui m'attendaient encore.  
 Toujours du même amour tu me vois enflammé.  
 Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,  
 Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,  
 Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime,  
 Et n'a point d'ennemis, qui lui soient odieux,  
 Plus que deux fils ingrats, que je trouve en ces lieux.

ARBATE

Deux fils, Seigneur ?

MITHRIDATE

Écoute. A travers ma colère  
 Je veux bien distinguer Xipharès de son frère.  
 Je sais que de tout temps à mes ordres soumis  
 Il hait autant que moi nos communs ennemis.  
 Et j'ai vu sa valeur à me plaie attachée  
 Justifier pour lui ma tendresse cachée.

## MITHRIDATE

Je sais même, je sais avec quel désespoir,  
A tout autre intérêt préférant son devoir,  
Il courut démentir une mère infidèle  
Et tira de son crime une gloire nouvelle.  
Et je ne puis encor, ni n'oserais penser  
Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.  
Mais tous deux en ces lieux que pouvaient-ils attendre ?  
L'un et l'autre à la Reine ont-ils osé prétendre ?  
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder ?  
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder ?  
Parle. Quelque désir qui m'entraîne auprès d'elle,  
Il me faut de leurs cœurs rendre un conte fidèle.  
Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'as-tu vu ? Que sais-tu ?  
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu ?

## ARBATE

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace  
Aborda le premier au pied de cette place.  
Et de votre trépas autorisant le bruit  
Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.  
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire.  
Et je n'écoutais rien, si le prince son frère  
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs  
Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

## MITHRIDATE

Enfin que firent-ils ?

## ARBATE

Pharnace entraît à peine  
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine,  
Et s'offrir d'assurer par un hymen prochain  
Le bandeau qu'elle avait reçu de votre main.

ACTE II - SCÈNE III

MITHRIDATE

Traître ! sans lui donner le loisir de répandre  
Les pleurs que son amour aurait dus à ma cendre !  
Et son frère ?

ARBATE

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,  
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour,  
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence  
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE

Mais encor quel dessein le conduisait ici ?

ARBATE

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE

Seigneur, jusqu'à ce jour, ce que j'ai pu comprendre,  
Ce prince a cru pouvoir après votre trépas  
Compter cette province au rang de ses États.  
Et sans connaître ici de lois que son courage,  
Il venait par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE

Ah ! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,

## MITHRIDATE

Si le Ciel de mon sort me laisse disposer.  
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême.  
Je tremblais, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,  
Et pour moi, qui craignais de perdre un tel appui,  
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.  
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère  
Un rival dès longtemps soigneux de me déplaire,  
Qui toujours des Romains admirateur secret  
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret.  
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue  
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due,  
Malheur au criminel qui vient me la ravir,  
Et qui m'ose offenser, et n'ose me servir.  
L'aime-t-elle ?

ARBATE

Seigneur, je vois venir la Reine.

MITHRIDATE

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,  
Épargnez mes malheurs, et daignez empêcher  
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.  
Arbate, c'est assez, qu'on me laisse avec elle.

## SCÈNE IV

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE

Madame, enfin le Ciel près de vous me rappelle,  
Et secondant du moins mes plus tendres souhaits

## ACTE II - SCÈNE IV

Vous rend à mon amour plus belle que jamais.  
Je ne m'attendais pas que de notre hyménée  
Je dusse voir si tard arriver la journée,  
Ni qu'en vous retrouvant mon funeste retour  
Fît voir mon infortune, et non pas mon amour.  
C'est pourtant cet amour qui de tant de retraites  
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes;  
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux  
Si ma présence ici n'en est point un pour vous.  
C'est vous en dire assez si vous voulez m'entendre.  
Vous devez à ce jour dès longtemps vous attendre,  
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi  
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.  
Allons donc assurer cette foi mutuelle.  
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle,  
Et sans perdre un moment pour ce noble dessein,  
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

### MONIME

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire  
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire.  
Et quand vous userez de ce droit tout-puissant,  
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

### MITHRIDATE

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime  
Vous n'allez à l'autel que comme une victime:  
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,  
Même en vous possédant je ne vous devrai rien.  
Ah Madame ! Est-ce là de quoi me satisfaire ?  
Faut-il que désormais renonçant à vous plaire  
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser ?  
Mes malheurs en un mot me font-ils mépriser ?  
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes

## MITHRIDATE

Quand je ne verrais pas des routes toutes prêtes,  
Quand le sort ennemi m'aurait jeté plus bas,  
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,  
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,  
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,  
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux  
Partout de l'univers j'attacherais les yeux,  
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,  
Qui sur le trône assis n'enviassent peut-être  
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,  
Que Rome, et quarante ans ont à peine achevé.  
Vous-même d'un autre œil me verriez-vous, Madame,  
Si ces Grecs vos aïeux revivaient dans votre âme ?  
Et puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,  
N'était-il pas plus noble, et plus digne de vous,  
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,  
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,  
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,  
Contre la défiance attachée au malheur ?  
Hé quoi ! n'avez-vous rien, Madame, à me répondre ?  
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.  
Vous demeurez muette, et loin de me parler,  
Je vois malgré vos soins vos pleurs prêts à couler.

## MONIME

Moi, Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.  
J'obéis. N'est-ce pas assez me faire entendre ?  
Et ne suffit-il pas...

## MITHRIDATE

Non, ce n'est pas assez.  
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez.  
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie  
Par vos propres discours est trop bien éclaircie.

## ACTE II - SCÈNE V

Je vois qu'un fils perfide épris de vos beautés  
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.  
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles.  
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,  
Madame, et désormais tout est sourd à mes lois,  
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.  
Appelez Xipharès.

MONIME

Ah que voulez-vous faire ?

Xipharès...

MITHRIDATE

Xipharès n'a point trahi son père.  
Vous vous pressez en vain de le désavouer,  
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.  
Ma honte en serait moindre ainsi que votre crime,  
Si ce fils en effet digne de votre estime  
A quelque amour encore avait pu vous forcer.  
Mais qu'un traître qui n'est hardi qu'à m'offenser,  
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,  
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place ?  
Qu'il soit aimé, Madame, et que je sois haï ?

## SCÈNE V

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS.

MITHRIDATE

Venez, mon fils, venez, votre père est trahi.  
Un fils audacieux insulte à ma ruine,  
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,



## MITHRIDATE

Aime la Reine enfin, lui plait, et me ravit  
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.  
Heureux pourtant, heureux ! que dans cette disgrâce  
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace,  
Qu'une mère infidèle, un frère audacieux  
Vous présentent en vain leur exemple odieux.  
Oui mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,  
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose,  
J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon,  
L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.  
Pharnace en ce moment, et ma flamme offensée  
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée.  
D'un voyage important les soins et les apprêts,  
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,  
Mes soldats dont je veux tenter la complaisance  
Dans ce même moment demandent ma présence.  
Vous cependant ici veillez pour mon repos.  
D'un rival insolent arrêtez les complots.  
Ne quittez point la Reine, et s'il se peut vous-même  
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.  
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.  
Juge sans intérêt vous la convaincrez mieux.  
En un mot, c'est assez éprouver ma faiblesse.  
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,  
Que sais-je ? à des fureurs, dont mon cœur outragé  
Ne se repentirait qu'après s'être vengé.

## SCÈNE VI

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS

Que dirai-je, Madame ? Et comment dois-je entendre  
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre ?

## ACTE II - SCÈNE VI

Serait-il vrai, grands Dieux ! que trop aimé de vous  
Pharnace eût en effet mérité ce courroux ?  
Pharnace aurait-il part à ce désordre extrême ?

MONIME

Pharnace ? ô Ciel ! Pharnace ? Ah qu'entends-je moi-  
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour [même ?  
A tout ce que j'aimais m'arrache sans retour,  
Et que de mon devoir esclave infortunée  
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée ?  
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.  
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.  
Malgré toute ma haine on veut qu'il m'ait su plaire.  
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle sa colère,  
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci.  
Mais vous, Seigneur, mais vous me traitez-vous ainsi ?

XIPHARÈS

Ah ! Madame, excusez un amant qui s'égare,  
Qui lui-même lié par un devoir barbare,  
Se voit prêt de tout perdre, et n'ose se venger.  
Mais des fureurs du Roi que puis-je enfin juger ?  
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.  
Quel heureux criminel en peut être la cause ?  
Qui ? Parlez.

MONIME

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.  
Plaiguez votre malheur sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.

## MITHRIDATE

C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime.  
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,  
Sans doute c'est pour moi le comble des malheurs.  
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.  
Madame, par pitié, faites-le-moi connoître.  
Quel est-il cet amant ? Qui dois-je soupçonner ?

### MONIME

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?  
Tantôt quand je fuyais une injuste contrainte,  
A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte ?  
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté ?  
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté ?

### XIPHARÈS

O Ciel ! Quoi je serais ce bienheureux coupable  
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?  
Vos pleurs pour Xipharès auraient daigné couler ?

### MONIME

Oui, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler.  
Ma douleur pour se taire a trop de violence.  
Un rigoureux devoir me condamne au silence.  
Mais il faut bien enfin malgré ses dures lois,  
Parler pour la première et la dernière fois.  
Vous m'aimez dès longtemps. Une égale tendresse,  
Pour vous depuis longtemps m'afflige et m'intéresse.  
Songez depuis quel jour ces funestes appas  
Firent naître un amour qu'ils ne méritaient pas.  
Rappelez un espoir, qui ne vous dura guère,  
Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,  
Le tourment de me perdre, et de le voir heureux,  
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux ;

## ACTE II - SCÈNE VI

Vous n'en sauriez, Seigneur, retracer la mémoire,  
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire,  
Et lorsque ce matin j'en écoutais le cours,  
Mon cœur vous répondait tous vos mêmes discours.  
Inutile, ou plutôt funeste sympathie !  
Trop parfaite union par le sort démentie !  
Ah ! par quel soin cruel le Ciel avait-il joint  
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinait point ?  
Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,  
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire.  
Ma gloire me rappelle, et m'entraîne à l'autel  
Où je vais vous jurer un silence éternel.  
J'entends, vous gémissiez. Mais telle est ma misère.  
Je ne suis point à vous, je suis à votre père.  
Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,  
Et de mon faible cœur m'aider à vous bannir.  
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance,  
Que désormais partout vous fuirez ma présence.  
J'en viens de dire assez pour vous persuader  
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.  
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime  
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,  
Je ne reconnais plus la foi de vos discours,  
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

### XIPHARÈS

Quelle marque, grands Dieux ! d'un amour déplorable !  
Combien en un moment heureux et misérable !  
De quel comble de gloire, et de félicités  
Dans quel abîme affreux vous me précipitez !  
Quoi ! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre ?  
Vous aurez pu m'aimer ? Et cependant un autre  
Possédera ce cœur dont j'attirais les vœux ?  
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux !  
Vous voulez que je fuie, et que je vous évite ?

## MITHRIDATE

Et cependant le Roi m'attache à votre suite.  
Que dira-t-il ?

### MONIME

N'importe, il me faut obéir.  
Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.  
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême :  
Cherchez, Prince, cherchez pour vous trahir vous-même,  
Tout ce que pour jouir de leurs contentements  
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.  
Enfin je me connais, il y va de ma vie.  
De mes faibles efforts ma vertu se défie.  
Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir  
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir,  
Que je verrai mon âme en secret déchirée  
Revoler vers le bien, dont elle est séparée.  
Mais je sais bien aussi que s'il dépend de vous,  
De me faire chérir un souvenir si doux ;  
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée  
N'en punisse aussitôt la coupable pensée,  
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,  
Pour y laver ma honte, et vous en arracher.  
Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reste,  
Je me sens arrêter par un plaisir funeste.  
Plus je vous parle, et plus, trop faible que je suis,  
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.  
Il faut pourtant, il faut se faire violence,  
Et sans perdre en adieux un reste de constance,  
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,  
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

### XIPHARÈS

Ah Madame... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.  
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre ?

## *ACTE II - SCÈNE VI*

On t'aime, on te bannit, toi-même tu vois bien  
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.  
Cours par un prompt trépas abréger ton supplice.  
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse,  
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,  
Du moins, en expirant, ne la cédon qu'au Roi.

FIN DU SECOND ACTE

## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE

**A**PPROCHEZ, mes enfants. Enfin l'heure est venue  
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.  
A mes nobles projets je vois tout conspirer.  
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.  
Je fuis, ainsi le veut la fortune ennemie.  
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,  
Pour croire que longtemps soigneux de me cacher  
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.  
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.  
Déjà plus d'une fois retournant sur mes traces,  
Tandis que l'ennemi par ma fuite trompé  
Tenait après son char un vain peuple occupé,  
Et gravant en airain ses frêles avantages  
De mes États conquis enchaînait les images;  
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,  
Ramener la terreur du fond de ses marais,  
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée  
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.  
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé  
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.

## MITHRIDATE

Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes  
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.  
Des biens des nations ravisseurs altérés,  
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :  
Ils y courent en foule, et jaloux l'un de l'autre  
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.  
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis  
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.  
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.  
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.  
C'est l'effroi de l'Asie. Et loin de l'y chercher,  
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.  
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être  
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.  
J'excuse votre erreur. Et pour être approuvés,  
De semblables projets veulent être achevés.  
Ne vous figurez point, que de cette contrée  
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.  
Je sais tous les chemins par où je dois passer,  
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,  
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,  
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.  
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours  
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours,  
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée  
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?  
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats  
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.  
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,  
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.  
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois  
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,  
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce  
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.  
Ils savent que sur eux prêt à se déborder  
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder.



### ACTE III - SCÈNE I

Et vous les verrez tous prévenant son ravage,  
Guider dans l'Italie, et suivre mon passage.  
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,  
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,  
Et la triste Italie encor toute fumante  
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.  
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers  
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;  
Et de près inspirant les haines les plus fortes,  
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.  
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,  
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,  
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,  
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent  
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,  
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?  
Que dis-je ? En quel état croyez-vous la surprendre ?  
Vide de légions qui la puissent défendre,  
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,  
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter ?  
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre  
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.  
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers.  
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.  
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,  
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.  
Noyons-la dans son sang justement répandu.  
Brûlons ce Capitole, où j'étais attendu.  
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître  
La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;  
Et la flamme à la main effaçons tous ces noms  
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.  
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.  
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,  
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.  
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.

## MITHRIDATE

Je veux que d'ennemis partout enveloppée  
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.  
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,  
Consent de succéder à ma juste fureur.  
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,  
Il me demande un fils pour époux à sa fille.  
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,  
Pharnace. Allez, soyez ce bienheureux époux.  
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore  
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.  
Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,  
Et méritez mon choix par votre empressement.  
Achevez cet hymen. Et repassant l'Euphrate  
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.  
Que nos tyrans communs en pâlisent d'effroi,  
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

## PHARNACE

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.  
J'écoute avec transport cette grande entreprise.  
Je l'admire. Et jamais un plus hardi dessein  
Ne mit à des vaincus les armes à la main.  
Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable  
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.  
Mais si j'ose parler avec sincérité,  
En êtes-vous réduit à cette extrémité ?  
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles  
Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles,  
Et vouloir affronter des travaux infinis,  
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,  
Que d'un roi, qui naguère, avec quelque apparence,  
De l'aurore au couchant portait son espérance,  
Fondait sur trente États son trône florissant,  
Dont le débris est même un empire puissant ?  
Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années

ACTE III - SCÈNE I

Pouvez encor lutter contre les destinées;  
Implacable ennemi de Rome, et du repos,  
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros ?  
Pensez-vous que ces cœurs tremblants de leur défaite,  
Fatigués d'une longue et pénible retraite,  
Cherchent avidement sous un ciel étranger  
La mort, et le travail pire que le danger ?  
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,  
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie ?  
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux  
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses Dieux ?  
Le Parthe vous recherche, et vous demande un gendre.  
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre  
Lorsque tout l'univers semblait nous protéger,  
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger ?  
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,  
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune,  
Et peut-être pour fruit d'un téméraire amour  
Exposer votre nom au mépris de sa cour ?  
Du moins s'il faut céder, si contre notre usage  
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,  
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,  
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous;  
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie ?  
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.  
Rome en votre faveur facile à s'apaiser...

XIPHARÈS

Rome, mon frère ! ô Ciel ! Qu'osez-vous proposer ?  
Vous voulez que le Roi s'abaisse et s'humilie ?  
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie ?  
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois  
Dont il a quarante ans défendu tous les rois ?  
Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous êtes,  
La guerre, les périls sont vos seules retraites.

## MITHRIDATE

Rome poursuit en vous un ennemi fatal,  
Plus conjuré contre elle, et plus craint qu'Annibal.  
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,  
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,  
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains  
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.  
Toutefois épargnez votre tête sacrée.  
Vous-même n'allez point de contrée en contrée,  
Montrer aux nations Mithridate détruit,  
Et de votre grand nom diminuer le bruit.  
Votre vengeance est juste, il la faut entreprendre.  
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.  
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins.  
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains,  
Et tandis que l'Asie occupera Pharnace,  
De cette autre entreprise honorez mon audace.  
Commandez. Laissez-nous de votre nom suivis  
Justifier partout que nous sommes vos fils.  
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore.  
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore.  
Que les Romains pressés de l'un à l'autre bout  
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.  
Dès ce même moment ordonnez que je parte.  
Ici tout vous retient. Et moi tout m'en écarte.  
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,  
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.  
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,  
J'irai... j'effacerai le crime de ma mère,  
Seigneur. Vous m'en voyez rougir à vos genoux.  
J'ai honte de me voir si peu digne de vous.  
Tout mon sang doit laver une tache si noire.  
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire,  
Et Rome unique objet d'un désespoir si beau,  
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

ACTE III - SCÈNE I

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.  
Votre père est content, il connaît votre zèle,  
Et ne vous verra point affronter de danger  
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.  
Vous me suivrez, je veux que rien ne nous sépare.  
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.  
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné  
La suite, et l'appareil qui vous est destiné.  
Arbate à cet hymen chargé de vous conduire  
De votre obéissance aura soin de m'instruire.  
Allez. Et soutenant l'honneur de vos aïeux,  
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE

Seigneur...

MITHRIDATE

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.  
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que périr,  
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.  
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure  
Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez,  
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

## MITHRIDATE

PHARNACE

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,  
Je ne saurais chercher une fille inconnue.  
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE

Ah ! c'est où je t'attends.  
Tu ne saurais partir, perfide, et je t'entends.  
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.  
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie.  
Monime te retient. Ton amour criminel  
Prétendait l'arracher à l'hymen paternel.  
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,  
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,  
Ni cet asile même où je la fais garder,  
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.  
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances  
N'étaient pas à mes yeux d'assez noires offenses.  
Il te manquait encor ces perfides amours,  
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.  
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage  
Que ta confusion ne part que de ta rage.  
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains  
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.  
Mais avant que partir je me ferai justice.  
Je te l'ai dit.

## SCÈNE II

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, GARDES.

MITHRIDATE

Holà, Gardes. Qu'on le saisisse.

### ACTE III - SCÈNE III

Oui, lui-même, Pharnace. Allez, et de ce pas  
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE

Hé bien ! sans me parer d'une innocence vaine,  
Il est vrai mon amour mérite votre haine.  
J'aime. L'on vous a fait un fidèle récit.  
Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit.  
C'est le moindre secret qu'il pouvait vous apprendre.  
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre,  
Que des mêmes ardeurs dès longtemps enflammé,  
Il aime aussi la Reine, et même en est aimé.

### SCÈNE III

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS

Seigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.  
Me préserve le Ciel de soupçonner jamais  
Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits;  
Qu'un fils, qui fut toujours le bonheur de ma vie,  
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie.  
Je ne le croirai point. Allez. Loin d'y songer,  
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.



*SCÈNE IV*

MITHRIDATE.

Je ne le croirai point ? Vain espoir qui me flatte !  
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.  
Xipharès mon rival ? Et d'accord avec lui  
La Reine aurait osé me tromper aujourd'hui ?  
Quoi ! de quelque côté que je tourne la vue,  
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue ?  
Tout m'abandonne ailleurs ? Tout me trahit ici ?  
Pharnace, amis, maîtresse ? Et toi, mon fils, aussi ?  
Toi de qui la vertu consolant ma disgrâce...  
Mais ne connais-je pas le perfide Pharnace ?  
Quelle faiblesse à moi d'en croire un furieux,  
Qu'arme contre son frère un courroux envieux,  
Ou dont le désespoir me troublant par des fables,  
Grossit pour se sauver le nombre des coupables ?  
Non, ne l'en croyons point. Et sans trop nous presser,  
Voyons, examinons. Mais par où commencer ?  
Qui m'en éclaircira ? Quels témoins ? Quel indice ?  
Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice.  
Qu'on appelle la Reine. Oui sans aller plus loin,  
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin.  
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.  
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate ?  
Voyons, qui son amour accusera des deux.  
S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux.  
Trompons qui nous trahit. Et pour connaître un traître  
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître.  
Feignons. Et de son cœur d'un vain espoir flatté  
Par un mensonge adroit tirons la vérité.



SCÈNE V

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice.  
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,  
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi  
Tout l'âge, et le malheur que je traîne avec moi.  
Jusqu'ici la fortune, et la victoire mêmes  
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.  
Mais ce temps-là n'est plus. Je régnais, et je fuis.  
Mes ans se sont accrus. Mes honneurs sont détruits.  
Et mon front dépouillé d'un si noble avantage  
Du temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.  
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits.  
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris.  
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.  
Quel temps pour un hymen, qu'une fuite si prompte,  
Madame ! Et de quel front vous unir à mon sort,  
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?  
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.  
Quand je me fais justice il faut qu'on se la fasse.  
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,  
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,  
Possédant une amour, qui me fut déniée,  
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.  
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,  
Je vous y place même, avant que de partir ;  
Pourvu que vous vouliez, qu'une main qui m'est chère,  
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,  
Xipharès en un mot devenant votre époux,  
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

## MITHRIDATE

MONIME

Xipharès ! Lui, Seigneur !

MITHRIDATE

Oui lui-même, Madame.

D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme ?  
Contre un si juste choix qui peut vous révolter ?  
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?  
Je le répète encor. C'est un autre moi-même,  
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,  
L'ennemi des Romains, l'héritier, et l'appui  
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui.  
Et quoi que votre amour ait osé se promettre,  
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME

Que dites-vous ? O Ciel ! Pourriez-vous approuver...  
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver ?  
Cessez de tourmenter une âme infortunée.  
Je sais que c'est à vous que je fus destinée.  
Je sais qu'en ce moment pour ce nœud solennel  
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel.  
Venez.

MITHRIDATE

Je le vois bien, quelque effort que je fasse,  
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.  
Je reconnais toujours vos injustes mépris,  
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME

Je le méprise !

ACTE III - SCÈNE V

MITHRIDATE

Hé bien ! n'en parlons plus, Madame.  
Continuez. Brûlez d'une honteuse flamme.  
Tandis qu'avec mon fils je vais loin de vos yeux  
Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;  
Vous cependant ici servez avec son frère,  
Et vendez aux Romains le sang de votre père.  
Venez. Je ne saurais mieux punir vos dédains,  
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains.  
Et sans plus me charger du soin de votre gloire,  
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.  
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir.

MITHRIDATE

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite.

MONIME

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite ?  
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser  
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.  
Les Dieux me sont témoins, qu'à vous plaire bornée,  
Mon âme à tout son sort s'était abandonnée.  
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer,  
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer ;  
Ne croyez point, Seigneur qu'auteur de mes alarmes  
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.  
Ce fils victorieux que vous favorisez,  
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,  
Cet ennemi de Rome et cet autre vous-même,

## MITHRIDATE

Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE

Vous l'aimez ?

MONIME

Si le sort ne m'eût donnée à vous,  
Mon bonheur dépendait de l'avoir pour époux ;  
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,  
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage.

MITHRIDATE

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.  
Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.  
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.  
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O Ciel ! me serais-je abusée ?

## SCÈNE VI

MITHRIDATE.

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se jouait de nous.  
Ah fils ingrat ! tu vas me répondre pour tous.  
Tu périras. Je sais combien ta renommée,  
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.  
Perfide, je te veux porter des coups certains,  
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,

*ACTE III - SCÈNE VI*

Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles,  
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.  
Allons. Mais sans montrer un visage offensé,  
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

FIN DU TROISIÈME ACTE

## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME.

MONIME

**P**HÆDIME, au nom des Dieux, fais ce que je désire.  
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.  
Je ne sais. Mais mon cœur ne se peut rassurer.  
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.  
Que tarde Xipharès ? Et d'où vient qu'il diffère  
À seconder des vœux qu'autorise son père ?  
Son père en me quittant me l'allait envoyer.  
Mais il feignait peut-être, il fallait tout nier.  
Le Roi feignait ? Et moi découvrant ma pensée...  
O Dieux ! en ce péril m'auriez-vous délaissée ?  
Et se pourrait-il bien qu'à son ressentiment  
Mon amour indiscret eût livré mon amant ?  
Quoi, Prince ! quand tout plein de ton amour extrême,  
Pour savoir mon secret tu me pressais toi-même,  
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché.  
Je t'ai même puni de l'avoir arraché ;  
Et quand de toi peut-être un père se défie,  
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,  
Je parle et trop facile à me laisser tromper,  
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

## MITHRIDATE

PHÆDIME

Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de justice.  
Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice ?  
A prendre ce détour qui l'aurait pu forcer ?  
Sans murmure, à l'autel vous l'alliez devancer.  
Voulait-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse ?  
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse.  
Madame, il vous disait qu'un important dessein  
Malgré lui le forçait à vous quitter demain.  
Ce seul dessein l'occupe, et hâtant son voyage,  
Lui-même ordonne tout présent sur le rivage.  
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,  
Et partout Xipharès accompagne ses pas.  
D'un rival en fureur est-ce là la conduite ?  
Et voit-on ses discours démentis par la suite ?

MONIME

Pharnace cependant par son ordre arrêté  
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.  
Phœdime, à Xipharès fera-t-il plus de grâce ?

PHÆDIME

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace  
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME

Autant que je le puis je cède à tes raisons.  
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.  
Mais pourtant Xipharès ne paraît point encore.

## ACTE IV - SCÈNE II

PHÆDIME

Vaine erreur des amants, qui pleins de leurs désirs,  
Voudraient que tout cédât au soin de leurs plaisirs!  
Qui prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME

Ma Phœdime, et qui peut concevoir ce miracle ?  
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,  
Quoi ! je puis respirer pour la première fois ?  
Quoi, cher Prince ! avec toi je me verrais unie ?  
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,  
Tu verrais ton devoir, je verrais ma vertu  
Approuver un amour si longtemps combattu ?  
Je pourrais tous les jours t'assurer que je t'aime ?  
Que ne viens-tu ...

## SCÈNE II

MONIME, XIPHARÈS, PHÆDIME.

MONIME

Seigneur, je parlais de vous-même.  
Mon âme souhaitait de vous voir en ce lieu,  
Pour vous...

XIPHARÈS

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME

Adieu ! vous ?



## MITHRIDATE

XIPHARÈS

Oui, Madame, et pour toute ma vie.

MONIME

Qu'entends-je ? On me disait... Hélas ! ils m'ont trahie.

XIPHARÈS

Madame, je ne sais quel ennemi couvert  
Révélant nos secrets vous trahit, et me perd.  
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyait point Pharnace,  
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.  
Il feint, il me caresse, et cache son dessein.  
Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans son sein,  
De tous ses mouvements ai trop d'intelligence,  
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.  
Il presse, il fait partir tous ceux, dont mon malheur  
Pourrait à la révolte exciter la douleur.  
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.  
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte.  
Il a su m'aborder, et les larmes aux yeux,  
« On sait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux. »  
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine.  
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène.  
Je vous crains pour vous-même, et je viens à genoux,  
Vous prier ma Princesse, et vous fléchir pour vous.  
Vous dépendez ici d'une main violente,  
Que le sang le plus cher rarement épouvante.  
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté  
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.  
Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace.  
Peut-être en me perdant il veut vous faire grâce.  
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter.  
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.

ACTE IV - SCÈNE II

Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire.  
Feignez. Efforcez-vous. Songez qu'il est mon père  
Vivez, et permettez que dans tous mes malheurs  
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME

Ah ! je vous ai perdu !

XIPHARÈS

Généreuse Monime,  
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.  
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit.  
Je suis un malheureux que le destin poursuit.  
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,  
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,  
Et vient de susciter dans ce moment affreux  
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME

Hé quoi ? cet ennemi vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS

Pour surcroît de douleur, Madame, je l'ignore.  
Heureux ! si je pouvais avant que m'immoler,  
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler.

MONIME

Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connaître.  
Ne cherchez point ailleurs, cet ennemi, ce traître,  
Frappez. Aucun respect ne vous doit retenir.  
J'ai tout fait. Et c'est moi que vous devez punir.

## MITHRIDATE

XIPHARÈS

Vous !

MONIME

Ah ! si vous saviez, Prince, avec quelle adresse  
Le cruel est venu surprendre ma tendresse !  
Quelle amitié sincère il affectait pour vous !  
Content, s'il vous voyait devenir mon époux.  
Qui n'aurait cru... Mais non, mon amour plus timide  
Devait moins vous livrer à sa bonté perfide.  
Les Dieux qui m'inspiraient, et que j'ai mal suivis,  
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.  
J'ai dû continuer. J'ai dû dans tout le reste...  
Que sais-je enfin ? j'ai dû vous être moins funeste,  
J'ai dû craindre du Roi les dons empoisonnés,  
Et je m'en punirai si vous me pardonnez.

XIPHARÈS

Quoi Madame ? c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?  
Mon malheur est parti d'une si belle cause ?  
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ?  
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux ?  
Que voudrais-je de plus ? Glorieux, et fidèle,  
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle.  
Consentez-y, Madame, et sans plus résister  
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME

Quoi vous me demandez que j'épouse un barbare,  
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

*ACTE IV - SCÈNE III*

XIPHARÈS

Songez, que ce matin, soumise à ses souhaits  
Vous deviez l'épouser et ne me voir jamais.

MONIME

Et connaissais-je alors toute sa barbarie ?  
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,  
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,  
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux,  
Et que dans une main de votre sang fumante  
J'allasse mettre, hélas ! la main de votre amante ?  
Allez, de ses fureurs songez à vous garder,  
Sans perdre ici le temps à me persuader.  
Le Ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.  
Que serait-ce, grands Dieux ! s'il venait vous surprendre ?  
Que dis-je ? On vient. Allez. Courez. Vivez enfin,  
Et du moins attendez quel sera mon destin.

*SCÈNE III*

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME

Madame, à quels périls il exposait sa vie !  
C'est le Roi.

MONIME

Cours l'aider à cacher sa sortie.  
Va, ne le quitte point ; et qu'il se garde bien

*MITHRIDATE*

D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien.

*SCÈNE IV*

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE

Allons, Madame, allons. Une raison secrète  
Me fait quitter ces lieux, et hâter ma retraite.  
Tandis que mes soldats prêts à suivre leur roi  
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi;  
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie  
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME

Nous, Seigneur ?

MITHRIDATE

Quoi, Madame ! osez-vous balancer ?

MONIME

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser ?

MITHRIDATE

J'eus mes raisons alors. Oublions-les, Madame.  
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.  
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

ACTE IV - SCÈNE IV

MONIME

Hé pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu ?

MITHRIDATE

Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupé  
Vous croiriez...

MONIME

Quoi, Seigneur ! vous m'auriez donc trompée ?

MITHRIDATE

Perfide ! il vous sied bien de tenir ce discours,  
Vous, qui gardant au cœur d'infidèles amours,  
Quand je vous élevais au comble de la gloire  
M'avez des trahisons préparé la plus noire.  
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,  
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,  
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,  
Pour vous porter au trône, où vous n'osiez prétendre ?  
Ne me regardez point vaincu, persécuté.  
Revoyez-moi vainqueur, et partout redouté.  
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée,  
Aux filles de cent rois je vous ai préférée,  
Et négligeant pour vous tant d'heureux alliés,  
Quelle foule d'États je mettais à vos pieds.  
Ah ! si d'un autre amour le penchant invincible  
Dès lors à mes bontés vous rendait insensible,  
Pourquoi chercher si loin un odieux époux ?  
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous ?  
Attendiez-vous pour faire un aveu si funeste  
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste ;

## MITHRIDATE

Et que de toutes parts me voyant accabler,  
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler ?  
Cependant quand je veux oublier cet outrage,  
Et cacher à mon cœur cette funeste image,  
Vous osez à mes yeux rappeler le passé,  
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé.  
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte.  
A quelle épreuve, ô Ciel ! réduis-tu Mithridate !  
Par quel charme secret laissé-je retenir  
Ce courroux si sévère, et si prompt à punir ?  
Profitez du moment que mon amour vous donne.  
Pour la dernière fois venez, je vous l'ordonne.  
N'attirez point sur vous des périls superflus,  
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.  
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due  
Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue ;  
Et désormais sensible à ma seule bonté,  
Méritez le pardon qui vous est présenté.

## MONIME

Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,  
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance.  
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,  
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.  
Je songe avec respect de combien je suis née  
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;  
Et malgré mon penchant, et mes premiers desseins  
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,  
Du jour que sur mon front on mit ce diadème,  
Je renonçai, Seigneur, à ce prince, à moi-même.  
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,  
Loin de moi par mon ordre il courait m'oublier.  
Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre ;  
Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre,  
Puisque enfin aux dépens de mes vœux les plus doux,

## ACTE IV - SCÈNE IV

Je faisais le bonheur d'un héros tel que vous.  
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée  
A cette obéissance, où j'étais attachée;  
Et ce fatal amour, dont j'avais triomphé,  
Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,  
Dont la cause à jamais s'éloignait de ma vue,  
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.  
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.  
En vain vous en pourriez perdre le souvenir,  
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée  
Demeurera toujours présent à ma pensée.  
Toujours je vous croirais incertain de ma foi;  
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi,  
Que le lit d'un époux, qui m'a fait cet outrage,  
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,  
Et qui me préparant un éternel ennui,  
M'a fait rougir d'un feu, qui n'était pas pour lui.

### MITHRIDATE

C'est donc votre réponse ? Et sans plus me complaire  
Vous refusez l'honneur que je voulais vous faire ?  
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer.

### MONIME

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.  
Je vous connais. Je sais tout ce que je m'apprête,  
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête.  
Mais le dessein est pris. Rien ne peut m'ébranler.  
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,  
Et m'emporte au delà de cette modestie  
Dont jusqu'à ce moment je n'étais point sortie.  
Vous vous êtes servi de ma funeste main  
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.  
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère;



## MITHRIDATE

Et quand il n'en perdrait que l'amour de son père,  
Il en mourra, Seigneur. Ma foi, ni mon amour  
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.  
Après cela jugez. Perdez une rebelle.  
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.  
J'attendrai mon arrêt, vous pouvez commander.  
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,  
Croyez (à la vertu je dois cette justice)  
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice,  
Et que d'un plein succès vos vœux seraient suivis,  
Si j'en croyais, Seigneur, les vœux de votre fils.

## SCÈNE V

MITHRIDATE.

Elle me quitte ! Et moi dans un lâche silence,  
Je semble de sa fuite approuver l'insolence ?  
Peu s'en faut que mon cœur penchant de son côté  
Ne me condamne encor de trop de cruauté !  
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?  
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.  
Ma colère revient, et je me reconnois.  
Immolons en partant trois ingrats à la fois.  
Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices  
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.  
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.  
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.  
Sans distinguer entre eux qui je hais, ou qui j'aime,  
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.  
Mais quelle est ma fureur ? et qu'est-ce que je dis ?  
Tu vas sacrifier, qui, malheureux ! ton fils !  
Un fils que Rome craint ? qui peut venger son père ?  
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?

## ACTE IV - SCÈNE VI

Ah ! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,  
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?  
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse.  
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.  
Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,  
La céder à ce fils, que je veux conserver ?  
Cédons-la. Vains efforts ! qui ne font que m'instruire  
Des faiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !  
Je brûle, je l'adore, et loin de la bannir...  
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.  
Quelle pitié retient mes sentiments timides ?  
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?  
O Monime ! ô mon fils ! inutile courroux !  
Et vous, heureux Romains ! quel triomphe pour vous,  
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle  
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !  
Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons,  
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;  
J'ai su par une longue et pénible industrie  
Des plus mortels venins prévenir la furie.  
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage, et plus heureux,  
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,  
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées  
Un cœur déjà glacé par le froid des années ?  
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

## SCÈNE VI

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir.  
Pharnace les retient. Pharnace leur révèle

## MITHRIDATE

Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE

Pharnace ?

ARBATE

Il a séduit ses gardes les premiers,  
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.  
De mille affreux périls ils se forment l'image.  
Les uns avec transport embrassent le rivage.  
Les autres qui partaient s'élancent dans les flots,  
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.  
Le désordre est partout. Et loin de nous entendre  
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.  
Pharnace est à leur tête, et flattant leurs souhaits  
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE

Ah le traître ! Courez. Qu'on appelle son frère,  
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE

J'ignore son dessein. Mais un soudain transport  
L'a déjà fait descendre, et courir vers le port.  
Et l'on dit que suivi d'un gros d'amis fidèles,  
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.  
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?  
Perfides, ma vengeance a tardé trop longtemps.

*ACTE IV - SCÈNE VII*

Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence  
Les mutins n'oseraient soutenir ma présence.  
Je ne veux que les voir, je ne veux qu'à leurs yeux  
Immoler de ma main deux fils audacieux.

*SCÈNE VII*

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,  
Les Romains sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE

Les Romains !

ARCAS

De Romains le rivage est chargé.  
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE

*(A Arcas.)*

Ciel ! Courons. Écoutez. Du malheur qui me presse  
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

## ACTE V

### SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME

**M**ADAME, où courez-vous ? Quels aveugles transports  
Vous font tenter sur vous de criminels efforts ?  
Hé quoi ! vous avez pu trop cruelle à vous-même,  
Faire un affreux lien d'un sacré diadème ?  
Ah ! ne voyez-vous pas, que les Dieux plus humains  
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains ?

MONIME

Hé par quelle fureur obstinée à me suivre  
Toi-même malgré moi veux-tu me faire vivre ?  
Xipharès ne vit plus. Le Roi désespéré  
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.  
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace ?  
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace ?

PHÆDIME

Ah ! du moins attendez qu'un fidèle rapport  
De son malheureux frère ait confirmé la mort.

## MITHRIDATE

Dans la confusion que nous venons d'entendre,  
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre ?  
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux  
Le rangeait du parti d'un camp séditieux ;  
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles  
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.  
Jugez de l'un par l'autre. Et daignez écouter...

## MONIME

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter.  
L'événement n'a point démenti mon attente.  
Quand je n'en aurais pas la nouvelle sanglante,  
Il est mort, et j'en ai pour garants trop certains  
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.  
Ah ! que d'un si beau sang dès longtemps altérée,  
Rome tient maintenant sa victoire assurée !  
Quel ennemi son bras leur allait opposer !  
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser ?  
Quoi tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,  
Et dans tous ses malheurs reconnaître tes crimes ?  
De combien d'assassins l'avais-je enveloppé ?  
Comment à tant de coups serait-il échappé ?  
Il évitait en vain les Romains et son frère.  
Ne le livrais-je pas aux fureurs de son père ?  
C'est moi, qui les rendant l'un de l'autre jaloux,  
Vins allumer le feu qui les embrase tous,  
Tison de la discorde, et fatale furie,  
Que le démon de Rome a formée et nourrie.  
Et je vis ? Et j'attends que de leur sang baigné  
Pharnace des Romains revienne accompagné !  
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie ?  
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie.  
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours  
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.  
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.

*ACTE V - SCÈNE II*

Et toi fatal tissu, malheureux diadème,  
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,  
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,  
Au moins, en terminant ma vie, et mon supplice,  
Ne pouvais-tu me rendre un funeste service ?  
A mes tristes regards va, cesse de t'offrir.  
D'autres armes sans toi sauront me secourir.  
Et périsse le jour, et la main meurtrière  
Qui jadis sur mon front t'attacha la première.

PHÆDIME

On vient, Madame, on vient. Et j'espère qu'Arcas  
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas.

*SCÈNE II*

MONIME, PHÆDIME, ARCAS.

MONIME

En est-ce fait, Arcas ? Et le cruel Pharnace...

ARCAS

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,  
Madame. On m'a chargé d'un plus funeste emploi,  
Et ce poison vous dit la volonté du Roi.

PHÆDIME

Malheureuse princesse !

## MITHRIDATE

MONIME

Ah quel comble de joie !  
Donnez. Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie,  
Que de tous les présents que m'a fait sa bonté  
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.  
A la fin je respire ; et le Ciel me délivre  
Des secours importuns qui me forçaient de vivre.  
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois  
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHÆDIME

Hélas !

MONIME

Retiens tes cris, et par d'indignes larmes  
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.  
Si tu m'aimais, Phœdime, il fallait me pleurer,  
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,  
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce  
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.  
Retourne maintenant chez ces peuples heureux ;  
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,  
Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,  
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.  
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,  
Par un jaloux destin fus toujours séparé,  
Héros, avec qui même en terminant ma vie,  
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,  
Reçois ce sacrifice, et puisse en ce moment  
Ce poison expier le sang de mon amant.



SCÈNE III

MONIME, ARBATE, PHÆDIME, ARCAS.

ARBATE

Arrêtez, arrêtez.

ARCAS

Que faites-vous, Arbate ?

ARBATE

Arrêtez. J'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME

Ah ! laissez-moi.

ARBATE, *jetant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi,  
Madame, exécuter les volontés du Roi.  
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle  
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCÈNE IV

MONIME, ARBATE, PHÆDIME.

MONIME

Ah ! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous ?

## MITHRIDATE

Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux ?  
Et le Roi m'enviant une mort si soudaine  
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine ?

ARBATE

Vous l'allez voir paraître, et j'ose m'assurer  
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME

Quoi le Roi...

ARBATE

Le Roi touche à son heure dernière,  
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.  
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats,  
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME

Xipharès ? Ah grands Dieux ! Je doute si je veille,  
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.  
Xipharès vit encor, Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.  
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée  
Ne vous a pas vous seule, et sans cause alarmée.  
Les Romains, qui partout l'appuyaient par des cris,  
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.  
Le Roi trompé lui-même en a versé des larmes.  
Et désormais certain du malheur de ses armes,  
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,

ACTE V - SCÈNE IV

Sans espoir de secours tout prêt d'être forcé,  
Et voyant pour surcroît de douleur et de haine  
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,  
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,  
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.  
D'abord il a tenté les atteintes mortelles  
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles.  
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.  
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu,  
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,  
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.  
Essayons maintenant des secours plus certains,  
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »  
Il parle, et défiant leurs nombreuses cohortes  
Du palais à ces mots, il fait ouvrir les portes.  
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur  
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,  
Vous les eussiez vu tous, retournant en arrière,  
Laisser entre eux et nous une large carrière;  
Et déjà quelques-uns couraient épouvantés,  
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.  
Mais le dirai-je, ô Ciel ! rassurés par Pharnace,  
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,  
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,  
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.  
Qui pourrait exprimer, par quels faits incroyables,  
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,  
Son bras se signalant pour la dernière fois,  
A de ce grand héros terminé les exploits ?  
Enfin las, et couvert de sang et de poussière,  
Il s'était fait de morts une noble barrière.  
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.  
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.  
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate.  
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate.  
Le sang, et la fureur m'emportent trop avant.

## MITHRIDATE

Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »  
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.  
Mais la mort fut encor sa grande âme trompée.  
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,  
Faible, et qui s'irritait contre un trépas si lent,  
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,  
Il soulevait encor sa main appesantie,  
Et marquant à mon bras la place de son cœur,  
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur.  
Tandis que possédé de ma douleur extrême  
Je songe bien plutôt à me percer moi-même ;  
De grands cris ont soudain attiré mes regards.  
J'ai vu, qui l'aurait cru ? j'ai vu de toutes parts,  
Vaincus, et renversés les Romains, et Pharnace,  
Fuyant vers leurs vaisseaux abandonner la place,  
Et le vainqueur vers nous s'avançant de plus près,  
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

## MONIME

Juste Ciel !

## ARBATE

Xipharès, toujours resté fidèle,  
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle  
Par ordre de son frère avait enveloppé :  
Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé,  
Forçant les plus mutins, et regagnant le reste,  
Heureux et plein de joie en ce moment funeste,  
A travers mille morts, ardent, victorieux,  
S'était fait vers son père un chemin glorieux.  
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.  
Son bras aux pieds du Roi l'allait jeter sans vie.  
Mais on court, on s'oppose à son emportement.  
Le Roi m'a regardé dans ce triste moment,

## ACTE V - SCÈNE DERNIÈRE

Et m'a dit d'une voix qu'il poussait avec peine :  
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la Reine. »  
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès.  
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.  
Tout lassé que j'étais ma frayeur, et mon zèle,  
M'ont donné pour courir une force nouvelle,  
Et malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux  
D'avoir paré le coup qui vous perdait tous deux.

MONIME

Ah ! que de tant d'horreurs justement étonnée,  
Je plains de ce grand roi la triste destinée !  
Hélas ! et plût aux Dieux, qu'à son sort inhumain  
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,  
Et que simple témoin du malheur qui l'accable  
Je le pusse pleurer sans en être coupable !  
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits  
Le sang du père, ô Ciel, et les larmes du fils !

## SCÈNE DERNIÈRE

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE,  
ARCAS, GARDES, *qui soutiennent Mithridate.*

MONIME

Ah que vois-je, Seigneur, et quel sort est le vôtre !

MITHRIDATE

Cessez, et retenez vos larmes l'un et l'autre.  
(*En montrant Xipharès.*)  
Mon sort de sa tendresse, et de votre amitié

## MITHRIDATE

Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié;  
Et ma gloire plutôt digne d'être admirée  
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.  
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu;  
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.  
Ennemi des Romains, et de la tyrannie,  
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie;  
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux,  
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,  
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,  
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.  
Le Ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon dessein  
Rome en cendre me vit expirer dans son sein.  
Mais au moins quelque joie en mourant me console.  
J'expire environné d'ennemis, que j'immole.  
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,  
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.  
A mon fils Xipharès je dois cette fortune.  
Il épargne à ma mort leur présence importune.  
Que ne puis-je payer ce service important  
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant ?  
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne.  
Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,  
Madame, et tous ces vœux que j'exigeais de vous,  
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

### MONIME

Vivez Seigneur, vivez, pour le bonheur du monde.  
Et pour sa liberté qui sur vous seul se fonde.  
Vivez, pour triompher d'un ennemi vaincu,  
Pour venger...

### MITHRIDATE

C'en est fait, Madame et j'ai vécu.

*ACTE V - SCÈNE DERNIÈRE*

Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre  
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.  
Bientôt tous les Romains de leur honte irrités  
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.  
Ne perdez point le temps que vous laissez leur fuite  
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.  
Tant de Romains sans vie en cent lieux dispersés  
Suffisent à ma cendre, et l'honorent assez.  
Cachez-leur pour un temps vos noms, et votre vie.  
Allez, réservez-vous...

XIPHARÈS

Moi, Seigneur, que je fuie !  
Que Pharnace impuni, les Romains triomphants  
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE

Non, je vous le défends.  
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse.  
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.  
Mais je sens affaiblir ma force, et mes esprits.  
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.  
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,  
Venez, et recevez l'âme de Mithridate.

MONIME

Il expire.

XIPHARÈS

Ah, Madame ! unissons nos douleurs,  
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.

FIN



# IPHIGÉNIE

1674



## PRÉFACE

IL n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Electra*, et après eux Lucrèce, Horace, et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce au commencement de son premier livre :

*Aulide quo pacto Triviaï virginis aram  
Iphianassai turparunt sanguine fæde  
Ductores Danaum, etc.*

Et Clytemnestre dit dans Eschyle, qu'Agamemnon son mari qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie sa fille qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avait enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'allait sacrifier, et que la déesse avait fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime

## IPHIGÉNIE

de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stesichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse de ce nom avait été sacrifiée, mais que cette Iphigénie était une fille qu'Hélène avait eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avait osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osait déclarer à Ménélas, qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoute que c'était la créance commune de tous le pays d'Argos.

Homère enfin le père des poètes a si peu prétendu qu'Iphigénie fille d'Agamemnon eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que dans le neuvième livre de l'*Iliade*, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille, sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurais jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie ? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous ?

Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui tombant dans le malheur où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale,

## PRÉFACE

mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce. Et il ne faut que l'avoir vu représenter, pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'aurait pu souffrir, parce qu'il ne le saurait jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poète très connu parmi les anciens, et dont Virgile et Quintilien font une mention honorable, parlait de ce voyage de Lesbos. Il disait dans un de ses poèmes, au rapport de Parthenius, qu'Achille avait fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avait même trouvé une princesse qui s'était éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses, en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans ma tragédie. Et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère, ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes. Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire, qu'entre les poètes, Euripide était extrêmement tragique, *τραγικώτατος*, c'est-à-dire qu'il

## IPHIGÉNIE

savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne après cela que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*. Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*. Mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit, que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis la plus importante de leurs objections. Car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète tout en larmes la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-même. Alceste qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

*Je vois déjà la rame, et la barque fatale.  
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.  
Impatient il crie : « On t'attend ici-bas,  
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas. »*

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original. Mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin, à côté de ces vers un *Al.* qui signifie que c'est Alceste qui parle, et à côté des vers suivants un *Ad.* qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur

## PRÉFACE

est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admète (quoiqu'il soit en parfaite santé) « pense voir déjà Charon qui le vient prendre ». Et au lieu que dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver; selon ces messieurs c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer de peur que Charon ne le prenne. « Il l'exhorte, ce sont leurs termes, à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce, il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir. » Peu s'en faut à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*. Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié, ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés; la suite de ces quatre vers et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie que « toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles, que de la voir en l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle. Il ne respire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste, que l'un est un *vieux mari*, et l'autre une *princesse déjà sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur, qu'Alceste « toute jeune et dans la première fleur de son âge expire pour son jeune époux ».

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands

## IPHIGÉNIE

enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit, où l'on dépeint Alceste « mourante au milieu de ses deux petits enfants qui la tirent en pleurant par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser ».

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent puisqu'ils avaient envie de le condamner. Ils devaient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas. Et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. *Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne (quod plerisque accidit) damnent quae non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quam multa displicere maluerim.* »

ACTEURS

AGAMEMNON

ACHILLE

ULYSSE

CLYTEMNESTRE

FEMME D'AGAMEMNON

IPHIGÉNIE

FILLE D'AGAMEMNON

ÉRIPHILE

FILLE D'HÉLÈNE ET DE THÉSÉE

ARCAS

EURYBATE

DOMESTIQUES D'AGAMEMNON

ÆGINE

FEMME DE LA SUITE DE CLYTEMNESTRE

DORIS

CONFIDENTE D'ÉRIPHILE

TROUPE DE GARDES

*LA SCÈNE EST EN AULIDE,  
DANS LA TENTE D'AGAMEMNON.*



# IPHIGÉNIE

TRAGÉDIE

## ACTE I

### SCÈNE PREMIÈRE

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON

OUI, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.  
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS

C'est vous-même, Seigneur ! Quel important besoin  
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?  
A peine un faible jour vous éclaire et me guide.  
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.  
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?  
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?  
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON

Heureux ! qui satisfait de son humble fortune,  
Libre du joug superbe où je suis attaché,  
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.



## IPHIGÉNIE

ARCAS

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?  
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage  
Les Dieux à vos désirs toujours si complaisants,  
Vous font-ils méconnaître, et haïr leurs présents ?  
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée  
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.  
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,  
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.  
Le jeune Achille enfin vanté par tant d'oracles,  
Achille à qui le Ciel promet tant de miracles,  
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau  
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.  
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent  
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,  
Tous ces mille vaisseaux, qui chargés de vingt rois  
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois ?  
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes.  
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes  
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin.  
Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.  
Tandis que vous vivez, le sort qui toujours change,  
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.  
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés  
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez ?  
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?  
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie ?  
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

ARCAS

Seigneur...

AGAMEMNON

Tu vois mon trouble. Apprends ce qui le cause,  
 Et juge s'il est temps, ami, que je repose.  
 Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés  
 Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés.  
 Nous partions. Et déjà par mille cris de joie,  
 Nous menacions de loin les rivages de Troie.  
 Un prodige étonnant fit taire ce transport.  
 Le vent qui nous flattait nous laissa dans le port.  
 Il fallut s'arrêter, et la rame inutile  
 Fatigua vainement une mer immobile.  
 Ce miracle inouï me fit tourner les yeux  
 Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.  
 Suivi de Ménélas, de Nestor, et d'Ulysse,  
 J'offris sur ses autels un secret sacrifice.  
 Quelle fut sa réponse ! Et quel devins-je, Arcas,  
 Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !  
*Vous armez contre Troie une puissance vaine,  
 Si dans un sacrifice auguste et solennel  
 Une fille du sang d'Hélène  
 De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.  
 Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,  
 Sacrifiez Iphigénie.*

ARCAS

Votre fille !

AGAMEMNON

Surpris, comme tu peux penser,  
 Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer,  
 Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage,  
 Que par mille sanglots qui se firent passage.  
 Je condamnai les Dieux, et sans plus rien ouïr,

## IPHIGÉNIE

Fis vœu sur leurs autels de leur désobéir.  
Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée ?  
Je voulais sur-le-champ congédier l'armée.  
Ulysse en apparence approuvant mes discours,  
De ce premier torrent laissa passer le cours.  
Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie,  
Il me représenta l'honneur et la patrie,  
Tout ce peuple, ces rois à mes ordres soumis,  
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis,  
De quel front immolant tout l'État à ma fille,  
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille !  
Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur),  
Charmé de mon pouvoir et plein de ma grandeur,  
Ces noms de roi des rois, et de chef de la Grèce  
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.  
Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits,  
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,  
Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,  
Me venaient reprocher ma pitié sacrilège,  
Et présentant la foudre à mon esprit confus,  
Le bras déjà levé menaçaient mes refus.  
Je me rendis, Arcas, et vaincu par Ulysse,  
De ma fille en pleurant j'ordonnai le supplice.  
Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher.  
Quel funeste artifice il me fallut chercher !  
D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage,  
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,  
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,  
Voulait revoir ma fille, et partir son époux.

### ARCAS

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?  
Avez-vous prétendu que muet, et tranquille  
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,  
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?

## ACTE I - SCÈNE I

Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?

AGAMEMNON

Achille était absent. Et son père Pélée,  
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,  
L'avait, tu t'en souviens, rappelé de ces bords.  
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,  
Aurait dû plus longtemps prolonger son absence.  
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?  
Achille va combattre, et triomphe en courant.  
Et ce vainqueur suivant de près sa renommée,  
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.  
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras.  
Ma fille qui s'approche, et court à son trépas,  
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère,  
Peut-être s'applaudit des bontés de son père,  
Ma fille... Ce nom seul dont les droits sont si saints,  
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains.  
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,  
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle.  
Un respect, qu'en son cœur rien ne peut balancer,  
Et que j'avais promis de mieux récompenser.  
Non, je ne croirai point, ô Ciel ! que ta justice  
Approuve la fureur de ce noir sacrifice.  
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver,  
Et tu me punirais si j'osais l'achever.  
Arcas, je t'ai choisi pour cette confiance.  
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.  
La Reine qui dans Sparte avait connu ta foi,  
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.  
Prends cette lettre. Cours au-devant de la Reine.  
Et suis sans t'arrêter, le chemin de Mycène.  
Dès que tu la verras défends-lui d'avancer ;  
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.  
Mais ne t'écarte point. Prends un fidèle guide.

## IPHIGÉNIE

Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,  
Elle est morte. Calchas qui l'attend en ces lieux,  
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux ;  
Et la religion contre nous irritée,  
Par les timides Grecs sera seule écoutée.  
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition,  
Réveilleront leur brigue et leur prétention,  
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...  
Va, dis-je, sauve-la de ma propre faiblesse.  
Mais surtout ne va point par un zèle indiscret  
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.  
Que s'il se peut, ma fille à jamais abusée  
Ignore à quel péril je l'avais exposée.  
D'une mère en fureur épargne-moi les cris,  
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.  
Pour renvoyer la fille et la mère offensée  
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,  
Et qu'il veut désormais jusques à son retour  
Différer cet hymen, que pressait son amour.  
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille  
On accuse en secret cette jeune Ériphile,  
Que lui-même captive amena de Lesbos,  
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.  
C'est leur en dire assez. Le reste, il le faut taire.  
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.  
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.  
C'est Achille. Va, pars. Dieux ! Ulysse le suit.

## SCÈNE II

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON

Quoi ! Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide

ACTE I - SCÈNE II

La victoire vous ait ramené dans l'Aulide ?  
D'un courage naissant sont-ce là les essais ?  
Quels triomphes suivront de si nobles succès !  
La Thessalie entière, ou vaincue, ou calmée,  
Lesbos même conquise en attendant l'armée,  
De toute autre valeur éternels monuments,  
Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

ACHILLE

Seigneur, honorez moins une faible conquête.  
Et que puisse bientôt le Ciel, qui nous arrête,  
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité  
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.  
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie  
D'un bruit qui me surprend, et me comble de joie ?  
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?  
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?  
On dit qu'Iphigénie en ces lieux amenée  
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON

Ma fille ! Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner ?

AGAMEMNON, à *Ulysse*.

Juste Ciel ! saurait-il mon funeste artifice ?

ULYSSE

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.

## IPHIGÉNIE

Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?  
O Ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?  
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée  
Trouble toute la Grèce, et consume l'armée,  
Tandis que pour fléchir l'inclémence des Dieux  
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,  
Achille seul, Achille à son amour s'applique ?  
Voudrait-il insulter à la crainte publique,  
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,  
Préparât d'un hymen la pompe et les festins ?  
Ah Seigneur ! Est-ce ainsi que votre âme attendrie  
Plaint le malheur des Grecs, et hérit la patrie ?

### ACHILLE

Dans les champs phrygiens les effets feront foi,  
Qui la hérit le plus ou d'Ulysse ou de moi.  
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle.  
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.  
Remplissez les autels d'offrandes et de sang.  
Des victimes vous-même interrogez le flanc.  
Du silence des vents demandez-leur la cause.  
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,  
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter  
Un hymen, dont les Dieux ne sauraient s'irriter.  
Transporté d'une ardeur, qui ne peut être oisive,  
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.  
J'aurais trop de regret si quelque autre guerrier  
Au rivage troyen descendait le premier.

### AGAMEMNON

O Ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie  
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie ?  
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur,  
Que pour m'en retourner avec plus de douleur !

*ACTE I - SCÈNE II*

ULYSSE

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

ACHILLE

Seigneur, qu'osez-vous dire ?

AGAMEMNON

Qu'il faut, Princes, qu'il faut que chacun se retire,  
Que d'un crédule espoir trop longtemps abusés,  
Nous attendons les vents, qui nous sont refusés.  
Le Ciel protège Troie. Et par trop de présages  
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE

Quels présages affreux nous marquent son courroux ?

AGAMEMNON

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.  
Que sert de se flatter ? On sait qu'à votre tête  
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête.  
Mais on sait que pour prix d'un triomphe si beau  
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau,  
Que votre vie ailleurs et longue, et fortunée,  
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE

Ainsi pour vous venger tant de rois assemblés  
D'un opprobre éternel retourneront comblés.  
Et Pâris couronnant son insolente flamme  
Retiendra sans péril la sœur de votre femme.



## IPHIGÉNIE

### AGAMEMNON

Hé quoi ! votre valeur, qui nous a devancés,  
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?  
Les malheurs de Lesbos par vos mains ravagée  
Épouvantent encor toute la mer Égée.  
Troie en a vu la flamme. Et jusque dans ses ports  
Les flots en ont poussé le débris et les morts.  
Que dis-je ? les Troyens pleurent une autre Hélène,  
Que vous avez captive envoyée à Mycène.  
Car je n'en doute point, cette jeune beauté  
Garde en vain un secret que trahit sa fierté,  
Et son silence même accusant sa noblesse,  
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

### ACHILLE

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.  
Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux,  
Moi, je m'arrêteraï à de vaines menaces ?  
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces ?  
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,  
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.  
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans, sans gloire,  
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.  
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,  
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,  
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,  
Attendre chez mon père une obscure vieillesse,  
Et toujours de la gloire évitant le sentier,  
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier ?  
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles.  
L'honneur parle, il suffit, ce sont là nos oracles.  
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains.  
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.  
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?

## ACTE I - SCÈNE III

Nesongons qu'à nous rendreimmortelscomme eux-mêmes,  
Et laissant faire au sort, courons où la valeur  
Nous promet un destin aussi grand que le leur.  
C'est à Troie, et j'y cours. Et quoi qu'on me prédise,  
Je ne demande aux Dieux, qu'un vent qui m'y conduise.  
Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,  
Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger.  
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre.  
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.  
Je ne vous presse plus d'approuver les transports  
D'un amour, qui m'allait éloigner de ces bords:  
Ce même amour soigneux de votre renommée,  
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,  
Et me défend surtout de vous abandonner  
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

### SCÈNE III

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE

Seigneur, vous entendez. Quelque prix qu'il en coûte,  
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.  
Nous craignons son amour. Et lui-même aujourd'hui  
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON

Hélas !

ULYSSE

De ce soupir que faut-il que j'augure ?

## IPHIGÉNIE

Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?  
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?  
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?  
Songez-y. Vous devez votre fille à la Grèce,  
Vous nous l'avez promise. Et sur cette promesse  
Calchas par tous les Grecs consulté chaque jour  
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.  
A ses prédictions si l'effet est contraire,  
Pensez-vous que Calchas continue à se taire,  
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,  
Laissent mentir les Dieux, sans vous en accuser ?  
Et qui sait ce qu'aux Grecs frustrés de leur victime  
Peut permettre un courroux, qu'ils croiront légitime ?  
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,  
Seigneur, à prononcer entre vous, et les Dieux.  
N'est-ce pas vous enfin, de qui la voix pressante  
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante ?  
Et qui de ville en ville attestiez les serments  
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,  
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère  
La demandaient en foule à Tyndare son père ?  
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,  
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits ;  
Et si quelque insolent lui volait sa conquête,  
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.  
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,  
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ?  
Vous seul nous arrachant à de nouvelles flammes  
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.  
Et quand de toutes parts assemblés en ces lieux,  
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux,  
Quand la Grèce déjà vous donnant son suffrage  
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage ;  
Que ses rois qui pouvaient vous disputer ce rang,  
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang ;  
Le seul Agamemnon refusant la victoire,

## ACTE I - SCÈNE IV

N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire ?  
Et dès le premier pas se laissant effrayer,  
Ne commande les Grecs, que pour les renvoyer.

AGAMEMNON

Ah, Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime  
Votre cœur aisément se montre magnanime !  
Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel  
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,  
Nous vous verrions troublé de cette affreuse image  
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,  
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,  
Et courir vous jeter entre Calchas et lui !  
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole,  
Et si ma fille vient, je consens qu'on l'immole ;  
Mais malgré tous mes soins si son heureux destin  
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,  
Souffrez que sans presser ce barbare spectacle,  
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,  
Que j'ose pour ma fille accepter le secours  
De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.  
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;  
Et je rougis...

## SCÈNE IV

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE

Seigneur...

AGAMEMNON

Ah ! que vient-on me dire ?

## IPHIGÉNIE

EURYBATE

La Reine, dont ma course a devancé les pas,  
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras.  
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée  
Dans ces bois, qui du camp semblent cacher l'entrée.  
A peine nous avons dans leur obscurité  
Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

AGAMEMNON

Ciel !

EURYBATE

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,  
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,  
Et qui de son destin, qu'elle ne connaît pas,  
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.  
Déjà de leur abord la nouvelle est semée,  
Et déjà de soldats une foule charmée,  
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,  
Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.  
Les uns avec respect environnaient la Reine,  
D'autres me demandaient le sujet qui l'amène.  
Mais tous ils confessaient, que si jamais les Dieux  
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux ;  
Également comblé de leurs faveurs secrètes,  
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.  
Le reste me regarde et je vais y penser.

SCÈNE V

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON

Juste Ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance  
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !  
Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,  
Par des larmes au moins soulager ma douleur !  
Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes  
Et des rigueurs du sort, et des discours des hommes.  
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,  
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

ULYSSE

Je suis père, Seigneur. Et faible comme un autre,  
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre,  
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,  
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.  
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.  
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.  
Il le sait, il l'attend : et s'il la voit tarder,  
Lui-même à haute voix viendra la demander.  
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre  
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.  
Pleurez ce sang, pleurez. Ou plutôt sans pâlir,  
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.  
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,  
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,  
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,  
Hélène par vos mains rendue à son époux.  
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées

## IPHIGÉNIE

Dans cette même Aulide avec vous retournées,  
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir  
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance.  
Je cède, et laisse aux Dieux opprimer l'innocence.  
La victime bientôt marchera sur vos pas,  
Allez. Mais cependant faites taire Calchas.  
Et m'aidant à cacher ce funeste mystère,  
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

FIN DU PREMIER ACTE

## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE

**N**E les contraignons point, Doris, retirons-nous,  
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux,  
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,  
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS

Quoi, Madame ! toujours irritant vos douleurs,  
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?  
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive,  
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive.  
Mais dans le temps fatal que repassant les flots  
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos,  
Lorsque dans son vaisseau prisonnière timide  
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,  
Le dirai-je ? vos yeux de larmes moins trempés  
A pleurer vos malheurs étaient moins occupés.  
Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigénie  
D'une amitié sincère avec vous est unie.  
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur,



## IPHIGÉNIE

Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.  
Vous vouliez voir l'Aulide, où son père l'appelle,  
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.  
Cependant par un sort que je ne conçois pas,  
Votre douleur redouble, et croît à chaque pas.

### ÉRIPHILE

Hé quoi ! te semble-t-il que la triste Ériphile  
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?  
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir  
A l'aspect d'un bonheur, dont je ne puis jouir ?  
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père.  
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère.  
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,  
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,  
Je reçus, et je vois le jour que je respire,  
Sans que mère ni père ait daigné me sourire.  
J'ignore qui je suis. Et pour comble d'horreur,  
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,  
Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,  
Me dit, que sans périr, je ne me puis connaître.

### DORIS

Non non, jusques au bout vous devez le chercher.  
Un oracle toujours se plaît à se cacher.  
Toujours avec un sens il en présente un autre.  
En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.  
C'est là tout le danger que vous pouvez courir,  
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.  
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

### ÉRIPHILE

Je n'ai de tout mon sort que cette connaissance ;

## ACTE II - SCÈNE I

Et ton père, du reste infortuné témoin,  
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.  
Hélas ! dans cette Troie où j'étais attendue,  
Ma gloire, disait-il, m'allait être rendue :  
J'allais en reprenant et mon nom et mon rang,  
Des plus grands rois en moi reconnaître le sang.  
Déjà je découvrais cette fameuse ville,  
Le Ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille.  
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts.  
Ton père enseveli dans la foule des morts,  
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue.  
Et de tant de grandeurs, dont j'étais prévenue,  
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver  
Que la fierté d'un sang, que je ne puis prouver.

### DORIS

Ah ! que perdant, Madame, un témoin si fidèle,  
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !  
Mais Calchas est ici. Calchas si renommé,  
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.  
Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,  
Il sait tout ce qui fut, et tout ce qui doit être.  
Pourrait-il de vos jours ignorer les auteurs ?  
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.  
Bientôt Iphigénie en épousant Achille  
Vous va sous son appui présenter un asile.  
Elle vous l'a promis, et juré devant moi,  
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

### ÉRIPHILE

Que dirais-tu, Doris, si passant tout le reste  
Cet hymen de mes maux était le plus funeste ?

## IPHIGÉNIE

DORIS

Quoi ! Madame ?

ÉRIPHILE

Tu vois avec étonnement  
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.  
Écoute. Et tu te vas étonner que je vive.  
C'est peu d'être étrangère, inconnue, et captive.  
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,  
Cet Achille l'auteur de tes maux et des miens,  
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,  
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père,  
De qui jusques au nom tout doit m'être odieux,  
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS

Ah ! que me dites-vous !

ÉRIPHILE

Je me flattais sans cesse  
Qu'un silence éternel cacherait ma faiblesse.  
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,  
Et te parle une fois, pour se taire toujours.  
Ne me demande point sur quel espoir fondée  
De ce fatal amour je me vis possédée.  
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs  
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.  
Le Ciel s'est fait sans doute une joie inhumaine  
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.  
Rappellerai-je encor le souvenir affreux  
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux ?  
Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,  
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie.

## ACTE II - SCÈNE I

Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté ;  
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,  
Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage  
Craignais de rencontrer l'effroyable visage.  
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,  
Et toujours détournant ma vue avec horreur.  
Je le vis. Son aspect n'avait rien de farouche.  
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.  
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer,  
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer.  
Je me laissai conduire à cet aimable guide.  
Je l'aimais à Lesbos, et je l'aime en Aulide.  
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,  
Et me tend une main prompte à me soulager :  
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !  
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée,  
Que pour m'armer contre elle, et sans me découvrir,  
Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir.

DORIS

Et que pourrait contre elle une impuissante haine ?  
Ne valait-il pas mieux, renfermée à Mycène,  
Éviter les tourments que vous venez chercher,  
Et combattre des feux contraints de se cacher ?

ÉRIPHILE

Je le voulais, Doris. Mais quelque triste image  
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,  
Au sort qui me traînait il fallut consentir.  
Une secrète voix m'ordonna de partir,  
Me dit qu'offrant ici ma présence importune  
Peut-être j'y pourrais porter mon infortune,  
Que peut-être approchant ces amants trop heureux,  
Quelqu'un de mes malheurs se répandrait sur eux.

## *IPHIGÉNIE*

Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience  
D'apprendre à qui je dois une triste naissance.  
Ou plutôt leur hymen me servira de loi.  
S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi.  
Je périrai, Doris, et par une mort prompte  
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,  
Sans chercher des parents si longtemps ignorés,  
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS

Que je vous plains, Madame ! et que la tyrannie...

ÉRIPHILE

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

## *SCÈNE II*

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements  
Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?  
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?  
Mon respect a fait place aux transports de la Reine,  
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?  
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?  
Ne puis-je...

AGAMEMNON

Hé bien, ma fille, embrassez votre père.  
Il vous aime toujours.

ACTE II - SCÈNE II

IPHIGÉNIE

Que cette amour m'est chère !  
Quel plaisir de vous voir, et de vous contempler,  
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !  
Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déjà la renommée  
Par d'étonnants récits m'en avait informée.  
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,  
Je sens croître ma joie et mon étonnement !  
Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !  
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?  
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?  
J'ai cru n'avoir au Ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer.  
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.  
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux.  
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.

## IPHIGÉNIE

D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.  
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.  
N'osez-vous sans rougir être père un moment ?  
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse,  
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse.  
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,  
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.  
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?  
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?  
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON

Ah, ma fille !

IPHIGÉNIE

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON

Je ne puis.

IPHIGÉNIE

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE

Les Dieux daignent surtout prendre soin de vos jours.

ACTE II - SCÈNE II

AGAMEMNON

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?  
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON

Hélas !

IPHIGÉNIE

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON

Vous y serez, ma fille.

Adieu.



## IPHIGÉNIE

### SCÈNE III

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE

De cet accueil que dois-je soupçonner ?  
D'une secrète horreur je me sens frissonner.  
Je crains malgré moi-même un malheur que j'ignore.  
Justes Dieux, vous savez pour qui je vous implore.

ÉRIPHILE

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,  
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler ?  
Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,  
Moi, qui de mes parents toujours abandonnée,  
Étrangère partout, n'ai pas même en naissant  
Peut-être reçu d'eux un regard caressant ?  
Du moins si vos respects sont rejetés d'un père,  
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère.  
Et de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,  
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés ?

IPHIGÉNIE

Je ne m'en défends point. Mes pleurs, belle Ériphile,  
Ne tiendraient pas longtemps contre les soins d'Achille.  
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir  
Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.  
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?  
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,  
Que les Grecs de ces bords ne pouvaient arracher,  
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,

## ACTE II - SCÈNE IV

S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue  
Qu'avec tant de transports je croyais attendue ?  
Pour moi, depuis deux jours, qu'approchant de ces lieux  
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,  
Je l'attendais partout, et d'un regard timide  
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,  
Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi,  
Et je demande Achille à tout ce que je voi.  
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.  
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue.  
Lui seul ne paraît point. Le triste Agamemnon  
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.  
Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystère ?  
Trouverai-je l'amant glacé comme le père ?  
Et les soins de la guerre auraient-ils en un jour  
Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour.  
Mais non. C'est l'offenser par d'injustes alarmes.  
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.  
Il n'était point à Sparte entre tous ces amants,  
Dont le père d'Hélène a reçu les serments.  
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,  
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole,  
Et satisfait d'un prix qui lui semble si doux,  
Il veut même y porter le nom de mon époux.

### SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,  
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.  
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distraït

## IPHIGÉNIE

Votre père ait paru nous revoir à regret.  
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,  
Il m'avait par Arcas envoyé cette lettre.  
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,  
Et vient de me la rendre en ce même moment.  
Sauvons encore un coup notre gloire offensée.  
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,  
Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,  
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE

Qu'entends-je ?

CLYTEMNESTRE

Je vous vois rougir de cet outrage,  
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.  
Moi-même de l'ingrat approuvant le dessein,  
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;  
Et mon choix que flattait le bruit de sa noblesse  
Vous donnait avec joie au fils d'une Déesse.  
Mais puisque désormais son lâche repentir  
Dément le sang des Dieux, dont on le fait sortir,  
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,  
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.  
Lui ferons-nous penser par un plus long séjour,  
Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?  
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.  
J'ai fait de mon dessein avertir votre père.  
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer,  
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(A Ériphile.)

Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre.  
En de plus chères mains ma retraite vous livre.  
De vos desseins secrets on est trop éclairci,  
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCÈNE V

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !  
Pour mon hymen Achille a changé de pensée.  
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas ;  
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas ?

ÉRIPHILE

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.  
Le sort injurieux me ravit un époux.  
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?  
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène.  
Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine ?

ÉRIPHILE

Je voulais voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir ?

ÉRIPHILE

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

## IPHIGÉNIE

### IPHIGÉNIE

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.  
Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser.  
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.  
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

### ÉRIPHILE

Moi ? vous me soupçonnez de cette perfidie ?  
Moi j'aimerais, Madame, un vainqueur furieux,  
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,  
Qui la flamme à la main, et de meurtres avide  
Mit en cendres Lesbos...

### IPHIGÉNIE

Oui vous l'aimez, perfide.  
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,  
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,  
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,  
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme,  
Et loin d'en détester le cruel souvenir,  
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.  
Déjà plus d'une fois dans vos plaintes forcées  
J'ai dû voir, et j'ai vu le fond de vos pensées.  
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté  
A remis le bandeau que j'avais écarté.  
Vous l'aimez. Que faisais-je ? et quelle erreur fatale  
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale ?  
Crédule je l'aimais. Mon cœur même aujourd'hui  
De son parjure amant lui promettait l'appui.  
Voilà donc le triomphe où j'étais amenée.  
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.  
Je vous pardonne, hélas ! des vœux intéressés,  
Et la perte d'un cœur, que vous me ravissez.

## ACTE II - SCÈNE V

Mais que sans m'avertir du piège qu'on me dresse  
Vous me laissez chercher jusqu'au fond de la Grèce  
L'ingrat, qui ne m'attend que pour m'abandonner,  
Perfide, cet affront se peut-il pardonner ?

### ÉRIPHILE

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,  
Madame. On ne m'a pas instruite à les entendre.  
Et les Dieux contre moi dès longtemps indignés  
A mon oreille encor les avaient épargnés.  
Mais il faut des amants excuser l'injustice.  
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?  
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon  
Achille préférât une fille sans nom,  
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,  
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

### IPHIGÉNIE

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.  
Je n'avais pas encor senti tout mon malheur.  
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,  
Que pour mieux relever votre injuste victoire.  
Toutefois vos transports sont trop précipités.  
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,  
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime ;  
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.  
Mes larmes par avance avaient su le toucher.  
J'ai surpris ses soupirs qu'il me voulait cacher.  
Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse,  
J'osais me plaindre à lui de son peu de tendresse.

## IPHIGÉNIE

### SCÈNE VI

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE

Il est donc vrai, Madame, et c'est vous que je vois.  
Je soupçonnais d'erreur tout le camp à la fois.  
Vous en Aulide ? vous ? Hé qu'y venez-vous faire ?  
D'où vient qu'Agamemnon m'assurait le contraire ?

IPHIGÉNIE

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contents.  
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

### SCÈNE VII

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE

Elle me fuit ! Veillé-je ? ou n'est-ce point un songe ?  
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge !  
Madame, je ne sais si sans vous irriter  
Achille devant vous pourra se présenter.  
Mais si d'un ennemi vous souffrez la prière,  
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière ;  
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas.  
Vous savez...

ÉRIPHILE

Quoi, Seigneur ! ne le savez-vous pas ?  
Vous, qui depuis un mois brûlant sur ce rivage,

## ACTE II - SCÈNE VIII

Avez conclu vous-même, et hâté leur voyage ?

ACHILLE

De ce même rivage absent depuis un mois,  
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE

Quoi ! lorsque Agamemnon écrivait à Mycène,  
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne ?  
Quoi ! vous qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,  
Madame. Et si l'effet eût suivi ma pensée,  
Moi-même dans Argos je l'aurais devancée.  
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?  
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.  
Que dis-je ? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,  
De leur vaine éloquence employant l'artifice,  
Combattaient mon amour, et semblaient m'annoncer  
Que si j'en crois ma gloire il y faut renoncer.  
Quelle entreprise ici pourrait être formée ?  
Suis-je sans le savoir la fable de l'armée ?  
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.

## SCÈNE VIII

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher ?  
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures ?



## IPHIGÉNIE

Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ?  
Ah ! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,  
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.  
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.  
On trompe Iphigénie. On se cache d'Achille.  
Agamemnon gémit. Ne désespérons point ;  
Et si le sort contre elle à ma haine se joint,  
Je saurai profiter de cette intelligence  
Pour ne pas pleurer seule, et mourir sans vengeance.

FIN DU SECOND ACTE

## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE

OUI, Seigneur, nous partions. Et mon juste courroux  
Laisait bientôt Achille et le camp loin de nous.  
Ma fille dans Argos courait pleurer sa honte.  
Mais lui-même étonné d'une fuite si prompte,  
Par combien de serments, dont je n'ai pu douter,  
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter ?  
Il presse cet hymen, qu'on prétend qu'il diffère,  
Et vous cherche brûlant d'amour et de colère.  
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,  
Achille en veut connaître et confondre l'auteur.  
Bannissez ces soupçons qui troublaient notre joie.

AGAMEMNON

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.  
Je reconnais l'erreur qui nous avait séduits,  
Et ressens votre joie autant que je le puis.  
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille.  
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille.  
Je l'attends. Mais avant que de passer plus loin,

## IPHIGÉNIE

J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.  
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.  
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.  
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,  
Un autel hérissé de dards, de javelots,  
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,  
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille,  
Et les Grecs y verraient l'épouse de leur roi  
Dans un état indigne et de vous et de moi.  
M'en croirez-vous ? Laissez de vos femmes suivie  
A cet hymen sans vous marcher Iphigénie.

### CLYTEMNESTRE

Qui moi ? que remettant ma fille en d'autres bras,  
Ce que j'ai commencé je ne l'achève pas ?  
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,  
Je refuse à l'autel de lui servir de guide ?  
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?  
Et qui présentera ma fille à son époux ?  
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

### AGAMEMNON

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.  
Vous êtes dans un camp...

### CLYTEMNESTRE

Où tout vous est soumis,  
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis,  
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière,  
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.  
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur,  
Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur ?

## ACTE III - SCÈNE II

AGAMEMNON

Madame, au nom des Dieux auteurs de notre race,  
Daignez à mon amour accorder cette grâce.  
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, au nom des mêmes Dieux,  
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.  
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON

J'avais plus espéré de votre complaisance.  
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,  
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir;  
Vous avez entendu ce que je vous demande,  
Madame. Je le veux, et je vous le commande.  
Obéissez.

## SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, *seule.*

D'où vient que d'un soin si cruel  
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel ?  
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnaître ?  
Me croit-il à sa suite indigne de paraître ?  
Ou de l'empire encor timide possesseur,  
N'oserait-il d'Hélène ici montrer la sœur ?  
Et pourquoi me cacher ? et par quelle injustice  
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse ?  
Mais n'importe, il le veut, et mon cœur s'y résout.  
Ma fille, ton bonheur me console de tout :  
Le Ciel te donne Achille, et ma joie est extrême  
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE

Tout succède, Madame, à mon empressement.  
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement.  
Il en croit mes transports; et sans presque m'entendre,  
Il vient en m'embrassant de m'accepter pour gendre.  
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté  
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?  
Les Dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie  
Qu'avec eux dans une heure il nous réconcilie,  
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,  
N'attendent que le sang que sa main va verser.  
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie.  
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.  
Pour moi, quoique le Ciel au gré de mon amour,  
Dût encore des vents retarder le retour,  
Que je quitte à regret la rive fortunée  
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée !  
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion  
D'aller du sang troyen sceller notre union,  
Et de laisser bientôt sous Troie ensevelie  
Le déshonneur d'un nom, à qui le mien s'allie ?

SCÈNE IV

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,  
ÉRIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous.

### ACTE III - SCÈNE IV

Votre père à l'autel vous destine un époux.  
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

#### IPHIGÉNIE

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.  
La Reine permettra que j'ose demander  
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.  
Je viens vous présenter une jeune princesse.  
Le Ciel a sur son front imprimé sa noblesse.  
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés.  
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.  
Moi-même (où m'emportait une aveugle colère !)  
J'ai tantôt sans respect affligé sa misère.  
Que ne puis-je aussi bien par d'utiles secours  
Réparer promptement mes injustes discours !  
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.  
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.  
Elle est votre captive, et ses fers que je plains,  
Quand vous l'ordonnerez tomberont de ses mains.  
Commencez donc par là cette heureuse journée.  
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.  
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels  
Un roi, qui non content d'effrayer les mortels,  
A des embrasements ne borne point sa gloire,  
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,  
Et par les malheureux quelquefois désarmé,  
Sait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

#### ÉRIPHILE

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.  
La guerre dans Lesbos me fit votre captive.  
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,  
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

## IPHIGÉNIE

ACHILLE

Vous, Madame ?

ÉRIPHILE

Oui, Seigneur, et sans compter le reste,  
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste,  
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs  
De la félicité de mes persécuteurs ?  
J'entends de toutes parts menacer ma patrie.  
Je vois marcher contre elle une armée en furie.  
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,  
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.  
Souffrez que loin du camp, et loin de votre vue,  
Toujours infortunée, et toujours inconnue,  
J'aille cacher un sort si digne de pitié,  
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE

C'est trop, belle Princesse. Il ne faut que nous suivre.  
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;  
Et que le doux moment de ma félicité  
Soit le moment heureux de votre liberté.

## SCÈNE V

CLYTEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGÉNIE,  
ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS

Madame, tout est prêt pour la cérémonie,  
Le Roi près de l'autel attend Iphigénie.  
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,

ACTE III - SCÈNE V

Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS, *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE

Contre qui ?

ARCAS

Je le nomme et l'accuse à regret.  
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.  
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête :  
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,  
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère,



*IPHIGÉNIE*

Gardez-vous d'envoyer la Princesse à son père.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi le craignons-nous ?

ACHILLE

Pourquoi m'en défier ?

ARCAS

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE

Lui !

CLYTEMNESTRE

Sa fille !

IPHIGÉNIE

Mon père !

ÉRIPHILE

O Ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE

Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle ?  
Ce discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS

Ah, Seigneur ! plutôt au Ciel que je pusse en douter.  
Par la voix de Calchas l'oracle la demande.

ACTE III - SCÈNE V

De toute autre victime il refuse l'offrande;  
Et les Dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,  
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE

Les Dieux ordonneraient un meurtre abominable ?

IPHIGÉNIE

Ciel ! pour tant de rigueur de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel  
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à *Achille*.

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée !

ARCAS

Le Roi pour vous tromper feignait cet hyménée.  
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant*.

Ah, Madame !

CLYTEMNESTRE

Oubliez une gloire importune.

## IPHIGÉNIE

Ce triste abaissement convient à ma fortune.  
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir,  
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.  
C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée.  
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.  
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord.  
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.  
Ira-t-elle des Dieux implorant la justice  
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?  
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux  
Son père, son époux, son asile, ses Dieux.  
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.  
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.  
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.  
A mon perfide époux je cours me présenter.  
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.  
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.  
Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,  
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

## SCÈNE VI

ACHILLE, IPHIGÉNIE

ACHILLE

Madame, je me tais, et demeure immobile.  
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille ?  
Une mère pour vous croit devoir me prier :  
Une reine à mes pieds se vient humilier.  
Et me déshonorant par d'injustes alarmes,  
Pour attendrir mon cœur, on a recours aux larmes.  
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?  
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.

ACTE III - SCÈNE VI

L'outrage me regarde. Et quoi qu'on entreprenne,  
Je répons d'une vie, où j'attache la mienne.  
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager,  
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,  
Et punir à la fois le cruel stratagème  
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE

Ah ! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE

Quoi, Madame ! un barbare osera m'insulter ?  
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage.  
Il sait que le premier lui donnant mon suffrage,  
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;  
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,  
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,  
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,  
Content et glorieux du nom de votre époux,  
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous.  
Cependant aujourd'hui sanguinaire, parjure,  
C'est peu de violer l'amitié, la nature ;  
C'est peu que de vouloir sous un couteau mortel  
Me montrer votre cœur fumant sur un autel.  
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,  
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice ?  
Que ma crédule main conduise le couteau ?  
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau ?  
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,  
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?  
Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment  
Vous iriez à l'autel me chercher vainement,  
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,  
En accusant mon nom qui vous aurait trompée ?

## IPHIGÉNIE

Il faut de ce péril, de cette trahison,  
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.  
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,  
Madame, vous devez approuver ma pensée.  
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser  
Apprenne de quel nom il osait abuser.

### IPHIGÉNIE

Hélas ! si vous m'aimez, si pour grâce dernière  
Vous daignez d'une amante écouter la prière,  
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.  
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,  
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,  
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

### ACHILLE

Lui, votre père ? Après son horrible dessein  
Je ne le connais plus que pour votre assassin.

### IPHIGÉNIE

C'est mon père, Seigneur, je vous le dis encore,  
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,  
Qui me chérit lui-même, et dont jusqu'à ce jour  
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.  
Mon cœur dans ce respect élevé dès l'enfance,  
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense ;  
Et loin d'oser ici par un prompt changement  
Approuver la fureur de votre emportement,  
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,  
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,  
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux,  
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.  
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain, et barbare,

### ACTE III - SCÈNE VI

Il ne gémissé pas du coup qu'on me prépare ?  
Quel père de son sang se plaît à se priver ?  
Pourquoi me perdrait-il, s'il pouvait me sauver ?  
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.  
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?  
Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé  
Doit-il de votre haine être encore accablé ?

#### ACHILLE

Quoi, Madame ! parmi tant de sujets de crainte,  
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte ?  
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler ?)  
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;  
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,  
Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?  
On me ferme la bouche ? On l'excuse ? On le plaint ?  
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint ?  
Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, Madame,  
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme ?

#### IPHIGÉNIE

Ah, cruel ! cet amour dont vous voulez douter,  
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?  
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,  
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.  
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir  
A quel excès tantôt allait mon désespoir,  
Quand presque en arrivant un récit peu fidèle  
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !  
Qui sait même, qui sait si le Ciel irrité  
A pu souffrir l'excès de ma félicité ?  
Hélas ! il me semblait qu'une flamme si belle  
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE

Ah ! si je vous suis cher, ma Princesse, vivez.

*SCÈNE VII*

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ACHILLE,  
ÆGINE.

CLYTEMNESTRE

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.  
Agamemnon m'évite, et craignant mon visage,  
Il me fait de l'autel refuser le passage,  
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,  
Nous ont de toutes parts défendu de passer.  
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.  
Il me verra, Madame, et je vais lui parler.

IPHIGÉNIE

Ah ! Madame... Ah, Seigneur ! où voulez-vous aller ?

ACHILLE

Et que prétend de moi votre injuste prière ?  
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLYTEMNESTRE

Quel est votre dessein, ma fille ?

ACTE III - SCÈNE VII

IPHIGÉNIE

Au nom des Dieux,  
Madame, retenez un amant furieux.  
De ce triste entretien détournons les approches.  
Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.  
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;  
Et mon père est jaloux de son autorité.  
On ne connaît que trop la fierté des Atrides.  
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.  
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,  
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.  
Il entendra gémir une mère oppressée.  
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée  
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,  
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous ?

ACHILLE

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.  
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire.  
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,  
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.  
Je perds trop de moments en des discours frivoles.  
Il faut des actions, et non pas des paroles.

*(A Clytemnestre.)*

Madame, à vous servir je vais tout disposer.  
Dans votre appartement allez vous reposer.  
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.  
Croyez du moins, croyez que tant que je respire,  
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas ;  
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

FIN DU TROISIÈME ACTE



## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS

**A**H ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie  
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?  
Dans une heure elle expire ; et jamais, dites-vous,  
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.  
Qui le croira, Madame ? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.  
Jamais de tant de soins mon esprit agité  
Ne porta plus d'envie à sa félicité.  
Favorables périls ! Espérance inutile !  
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille ?  
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.  
Ce héros si terrible au reste des humains,  
Qui ne connaît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,  
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,  
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,  
Suça même le sang des lions et des ours ;  
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage ;

## IPHIGÉNIE

Elle l'a vu pleurer et changer de visage.  
Et tu la plains, Doris? Par combien de malheurs  
Ne lui voudrais-je point disputer de tels pleurs?  
Quand je devrais comme elle expirer dans une heure...  
Mais que dis-je, expirer? Ne crois pas qu'elle meure.  
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli  
Achille aura pour elle impunément pâli?  
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.  
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle  
Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment,  
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.  
Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?  
On supprime des Dieux la sentence mortelle;  
Et quoique le bûcher soit déjà préparé,  
Le nom de la victime est encore ignoré.  
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence  
Ne reconnais-tu pas un père qui balance?  
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci  
Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici?  
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,  
Les cris, le désespoir de toute une famille,  
Le sang à ces objets facile à s'ébranler,  
Achille menaçant tout prêt à l'accabler.  
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée.  
Je suis, et je serai la seule infortunée.  
Ah! si je m'en croyais!

DORIS

Quoi! que méditez-vous?

ÉRIPHILE

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,  
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe  
Je ne coure des Dieux divulguer la menace,

ACTE IV - SCÈNE II

Et publier partout les complots criminels,  
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS

Ah ! quel dessein, Madame !

ÉRIPHILE

Ah ! Doris, quelle joie !  
Que d'encens brûlerait dans les temples de Troie !  
Si troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,  
Je pouvais contre Achille armer Agamemnon ;  
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,  
Tournait contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,  
Et si de tout le camp mes avis dangereux,  
Faisaient à ma patrie un sacrifice heureux.

DORIS

J'entends du bruit, on vient, Clytemnestre s'avance.  
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,  
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE

Ægine, tu le vois, il faut que je le fuie.

## IPHIGÉNIE

Loin que ma fille pleure, et tremble pour sa vie,  
Elle excuse son père, et veut que ma douleur  
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.  
O constance ! ô respect ! Pour prix de sa tendresse  
Le barbare, à l'autel se plaint de sa paresse.  
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,  
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.  
Il vient. Sans éclater contre son injustice,  
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

### SCÈNE III

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON

Que faites-vous, Madame ? et d'où vient que ces lieux  
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?  
Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée.  
Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?  
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas ?  
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?  
Parlez.

CLYTEMNESTRE

S'il faut partir, ma fille est toute prête.  
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE

Vos soins ont-ils tout préparé ?

ACTE IV - SCÈNE IV

AGAMEMNON

Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré.  
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON

Que me voulez-vous dire ? et de quel soin jaloux...

SCÈNE IV

IPHIGÉNIE, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE,  
ÆGINE.

CLYTEMNESTRE

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous,  
Venez remercier un père qui vous aime,  
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON

Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,  
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.  
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille, et la mère.  
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi.

IPHIGÉNIE

Mon père,  
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.

## IPHIGÉNIE

Quand vous commanderez, vous serez obéi.  
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre,  
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.  
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis  
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,  
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,  
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,  
Et respectant le coup par vous-même ordonné,  
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.  
Si pourtant ce respect, si cette obéissance  
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,  
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,  
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,  
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,  
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,  
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin  
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.  
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,  
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père.  
C'est moi qui si longtemps le plaisir de vos yeux,  
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,  
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,  
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.  
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter  
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;  
Et déjà d'Ilion présageant la conquête,  
D'un triomphe si beau je préparais la fête.  
Je ne m'attendais pas que pour le commencer,  
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.  
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,  
Me fasse rappeler votre bonté passée.  
Ne craignez rien. Mon cœur de votre honneur jaloux,  
Ne fera point rougir un père tel que vous.  
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre,  
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.  
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,

ACTE IV - SCÈNE IV

Une mère, un amant attachaient leur bonheur.  
Un roi digne de vous a cru voir la journée  
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.  
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,  
Il s'estimait heureux, vous me l'aviez permis.  
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.  
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.  
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,  
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime  
La colère des Dieux demande une victime.  
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel  
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.  
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,  
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.  
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté.  
Croyez-en cet amour, par vous-même attesté.  
Cette nuit même encore (on a pu vous le dire)  
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.  
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.  
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.  
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée.  
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.  
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné  
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.  
Ne vous assurez point sur ma faible puissance.  
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,  
Quand les Dieux nous livrant à son zèle indiscret,  
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?  
Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.  
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.  
Je vous donne un conseil, qu'à peine je reçois.  
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.

## IPHIGÉNIE

Montrez en expirant de qui vous êtes née.  
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.  
Allez; et que les Grecs, qui vont vous immoler,  
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

### CLYTEMNESTRE

Vous ne démentez point une race funeste.  
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.  
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin  
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.  
Barbare ! C'est donc là cet heureux sacrifice  
Que vos soins prépareraient avec tant d'artifice.  
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain  
N'a pas en le traçant arrêté votre main ?  
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?  
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?  
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?  
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?  
Quel débris parle ici de votre résistance ?  
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?  
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,  
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.  
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.  
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?  
Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré  
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?  
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,  
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.  
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix  
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.  
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?  
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?  
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,  
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?  
Que dis-je ? cet objet de tant de jalousie,



ACTE IV - SCÈNE IV

Cette Hélène, qui trouble et l'Europe, et l'Asie,  
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?  
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?  
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,  
Thésée avait osé l'enlever à son père.  
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,  
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,  
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,  
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.  
Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé  
Sont les moindres des soins, dont vous êtes pressé.  
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,  
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,  
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,  
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;  
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,  
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.  
Trop jaloux d'un pouvoir, qu'on peut vous envier  
De votre propre sang vous courez le payer,  
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace  
De quiconque vous peut disputer votre place.  
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison  
Cède à la cruauté de cette trahison.  
Un prêtre environné d'une foule cruelle,  
Portera sur ma fille une main criminelle ?  
Déchirera son sein ? Et d'un œil curieux  
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux ?  
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,  
Je m'en retournerai, seule, et désespérée ?  
Je verrai les chemins encor tout parfumés  
Des fleurs, dont sous ses pas on les avait semés ?  
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,  
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.  
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.  
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.  
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,

## IPHIGÉNIE

Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.  
Et vous rentrez, ma fille, et du moins à mes lois  
Obéissez encor pour la dernière fois.

### SCÈNE V

AGAMEMNON, *seul.*

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.  
Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre.  
Heureux, si dans le trouble, où flottent mes esprits,  
Je n'avais toutefois à craindre que ses cris !  
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère  
Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de père ?

### SCÈNE VI

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,  
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.  
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,  
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire.  
Que vous-même étouffant tout sentiment humain,  
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.  
On dit que sous mon nom à l'autel appelée,  
Je ne l'y conduisais que pour être immolée,  
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,  
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.  
Qu'en dites-vous Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?  
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

ACTE IV - SCÈNE VI

AGAMEMNON

Seigneur, je ne rends point conte de mes desseins :  
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;  
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,  
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE

Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE

Pourquoi je le demande ? O Ciel ! le puis-je croire ?  
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?  
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,  
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?  
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

AGAMEMNON

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,  
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez ?

AGAMEMNON

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?  
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille ?

## IPHIGÉNIE

Ne suis-je plus son père ? Êtes-vous son époux ?  
Et ne peut-elle...

ACHILLE

Non, elle n'est plus à vous.  
On ne m'abuse point par des promesses vaines.  
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,  
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,  
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.  
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée,  
Accusez et Calchas, et le camp tout entier,  
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE

Moi !

AGAMEMNON

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,  
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête ;  
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs,  
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.  
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie.  
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.  
Je vous fermais le champ, où vous voulez courir.  
Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE

Juste Ciel ! Puis-je entendre, et souffrir ce langage ?  
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?

ACTE IV - SCÈNE VI

Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?  
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?  
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?  
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,  
Et d'un père éperdu négligeant les avis,  
Vais-je y chercher la mort, tant prédite à leur fils ?  
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre  
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?  
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur  
Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma sœur ?  
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?  
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes,  
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien,  
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef, et le mien,  
Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,  
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.  
Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous ?  
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?  
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même  
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?  
Seul d'un honteux affront votre frère blessé  
A-t-il droit de venger son amour offensé ?  
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire.  
Elle est de mes serments seule dépositaire.  
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,  
Ma foi lui promet tout, et rien à Ménélas.  
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée.  
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.  
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris.  
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.  
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.  
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,

## IPHIGÉNIE

Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,  
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,  
Trouveront d'Ilion la fatale journée.  
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours  
Combien j'achèterais vos superbes secours.  
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre,  
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.  
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,  
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.  
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.  
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.  
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux.  
Et je romps tous les nœuds, qui m'attachent à vous.

### ACHILLE

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère.  
D'Iphigénie encor je respecte le père.  
Peut-être sans ce nom, le chef de tant de rois  
M'aurait osé braver pour la dernière fois.  
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre !  
J'ai votre fille ensemble, et ma gloire à défendre.  
Pour aller jusqu'au cœur, que vous voulez percer,  
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

## SCÈNE VII

AGAMEMNON, *seul.*

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.  
Ma fille toute seule était plus redoutable.  
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,  
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.  
Ne délibérons plus. Bravons sa violence.

ACTE IV - SCÈNE VIII

Ma gloire intéressée emporte la balance.  
Achille menaçant détermine mon cœur.  
Ma pitié semblerait un effet de ma peur.  
Holà, gardes, à moi.

SCÈNE VIII

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE

Seigneur.

AGAMEMNON

Que vais-je faire ?  
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?  
Cruel ! à quel combat faut-il te préparer ?  
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?  
Une mère m'attend, une mère intrépide,  
Qui défendra son sang contre un père homicide.  
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,  
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.  
Achille nous menace, Achille nous méprise.  
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?  
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,  
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper ?  
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?  
Quels vœux en l'immolant formerai-je sur elle ?  
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,  
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés ?  
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême.  
Ah ! quels Dieux me seraient plus cruels que moi-même ?  
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,

## *IPHIGÉNIE*

Et ne rougissons plus d'une juste pitié.  
Qu'elle vive. Mais quoi ! peu jaloux de ma gloire  
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?  
Son téméraire orgueil que je vais redoubler,  
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler.  
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse !  
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?  
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui.  
Il l'aime. Elle vivra pour un autre que lui.  
Eurybate, appelez la Princesse, la Reine.  
Qu'elles ne craignent point.

### *SCÈNE IX*

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON

Grands Dieux, si votre haine  
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,  
Que peuvent devant vous tous les faibles humains ?  
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,  
Je le sais. Mais, grands Dieux, une telle victime  
Vaut bien, que confirmant vos rigoureuses lois,  
Vous me la demandiez une seconde fois.

### *SCÈNE X*

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,  
ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON

Allez, Madame, allez, prenez soin de sa vie.



*ACTE IV - SCÈNE XI*

Je vous rends votre fille, et je vous la confie.  
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas.  
Mes gardes vous suivront commandés par Arcas.  
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.  
Tout dépend du secret et de la diligence.  
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé.  
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.  
Cachez bien votre fille, et que tout le camp croie  
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.  
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contents,  
A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps !  
Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE

Ah, Seigneur !

IPHIGÉNIE

Ah ! mon père !

AGAMEMNON

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.  
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,  
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser ;  
Je vais faire suspendre une pompe funeste,  
Et de ce jour au moins lui demander le reste.

*SCÈNE XI*

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE

Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

*IPHIGÉNIE*

DORIS

Vous ne les suivez pas ?

ÉRIPHILE

Ah ! je succombe enfin.  
Je reconnais l'effet des tendresses d'Achille.  
Je n'emporterai point une rage inutile.  
Plus de raisons. Il faut, ou la perdre, ou périr.  
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

# ACTE V

## SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE

**C**ESSE de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,  
Ægine, il faut des Dieux apaiser la colère.  
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,  
Regarde quel orage est tout prêt à tomber.  
Considère l'état où la Reine est réduite.  
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite,  
Avec quelle insolence ils ont de toutes parts  
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.  
Nos gardes repoussés, la Reine évanouie...  
Ah ! c'est trop l'exposer, souffre que je la fuie.  
Et sans attendre ici ses secours impuissants,  
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.  
Mon père même, hélas ! puisqu'il faut te le dire,  
Mon père en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE

Lui, Madame ? Quoi donc ? qu'est-ce qui s'est passé ?

## IPHIGÉNIE

IPHIGÉNIE

Achille trop ardent l'a peut-être offensé.  
Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse.  
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice.  
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,  
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE

Ah, Madame !

IPHIGÉNIE

Ah, sentence ! ah, rigueur inouïe !  
Dieux plus doux ! vous n'avez demandé que ma vie.  
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi !  
Dieux ! Achille ?

## SCÈNE II

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE

Venez, Madame, suivez-moi.  
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante  
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.  
Paraissez. Et bientôt, sans attendre mes coups,  
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.  
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,  
De mes Thessaliens vous amènent l'élite.  
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,  
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.  
A vos persécuteurs opposons cet asile.  
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.

ACTE V - SCÈNE II

Quoi, Madame ! Est-ce ainsi que vous me secondez ?  
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.  
Vous fiez-vous encore à de si faibles armes ?  
Hâtons-nous. Votre père a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE

Je le sais bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir  
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE

Vous, mourir ? Ah ! cessez de tenir ce langage.  
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage ?  
Songez-vous (pour trancher d'inutiles discours)  
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?

IPHIGÉNIE

Le Ciel n'a point aux jours de cette infortunée,  
Attaché le bonheur de votre destinée.  
Notre amour nous trompait. Et les arrêts du sort  
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.  
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire.  
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.  
Ce champ si glorieux, où vous aspirez tous,  
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.  
Telle est la loi des Dieux à mon père dictée.  
En vain sourd à Calchas il l'avait rejetée.  
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,  
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.  
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.  
Vous-même, dégagez la foi de vos oracles.  
Signalez ce héros à la Grèce promis,  
Tournez votre douleur contre ses ennemis.  
Déjà Priam pâlit. Déjà Troie en alarmes,

## IPHIGÉNIE

Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.  
Allez, et dans ses murs vides de citoyens,  
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.  
Je meurs dans cet espoir satisfaite, et tranquille.  
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,  
J'espère que du moins un heureux avenir,  
A vos faits immortels joindra mon souvenir;  
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,  
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.  
Adieu, Prince, vivez, digne race des Dieux.

### ACHILLE

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.  
En vain par ce discours votre cruelle adresse  
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.  
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,  
Intéresser ma gloire à vous laisser périr.  
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,  
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.  
Et qui de ma faveur se voudrait honorer,  
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?  
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre.  
Venez, Madame, il faut les en croire, et me suivre.

### IPHIGÉNIE

Qui moi ? Que contre un père osant me révolter,  
Je mérite la mort, que j'irais éviter ?  
Où serait le respect ? Et ce devoir suprême...

### ACHILLE

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.  
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.  
Ne fait-il des serments que pour les violer ?

## ACTE V - SCÈNE II

Vous-même, que retient un devoir si sévère,  
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?  
Suivez-vous seulement ses ordres absolus,  
Quand il cesse de l'être, et ne vous connaît plus ?  
Enfin c'est trop tarder, ma Princesse, et ma crainte...

### IPHIGÉNIE

Quoi, Seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte ?  
D'un coupable transport écoutant la chaleur,  
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?  
Ma gloire vous serait moins chère que ma vie.  
Ah, Seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.  
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,  
C'est déjà trop pour moi, que de vous écouter.  
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire.  
Ou par mes propres mains immolée à ma gloire,  
Je saurai m'affranchir dans ces extrémités,  
Du secours dangereux que vous me présentez.

### ACHILLE

Hé bien ! n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,  
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.  
Portez à votre père un cœur, où j'entrevois  
Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.  
Une juste fureur s'empare de mon âme.  
Vous allez à l'autel, et moi j'y cours, Madame,  
Si de sang et de morts le Ciel est affamé,  
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.  
A mon aveugle amour tout sera légitime,  
Le prêtre deviendra la première victime.  
Le bûcher par mes mains détruit et renversé,  
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.  
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême  
Votre père frappé tombe, et périt lui-même,

## IPHIGÉNIE

Alors de vos respects voyant les tristes fruits,  
Reconnaissez les coups, que vous aurez conduits.

### IPHIGÉNIE

Ab, Seigneur ! ah ! cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.  
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe,  
Termine, juste Ciel, ma vie, et mon effroi,  
Et lance ici des traits, qui n'accablent que moi.

## SCÈNE III

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE,  
EURYBATE, GARDES.

### CLYTEMNESTRE

Oui, je la défendrai contre toute l'armée,  
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée !

### EURYBATE

Non, Madame, il suffit que vous me commandiez.  
Vous nous verrez combattre, et mourir à vos pieds.  
Mais de nos faibles mains, que pouvez-vous attendre ?  
Contre tant d'ennemis, qui vous pourra défendre ?  
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé.  
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.  
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande.  
La piété sévère exige son offrande.  
Le Roi, de son pouvoir se voit déposséder.  
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.  
Achille à qui tout cède, Achille à cet orage



### ACTE V - SCÈNE III

Voudrait lui-même en vain opposer son courage.  
Que fera-t-il, Madame ? et qui peut dissiper  
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,  
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.  
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds  
Dont mes bras nous vont joindre, et lier toutes deux.  
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,  
Que je souffre jamais... Ah ma fille !

IPHIGÉNIE

Ah Madame !

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour  
Le malheureux objet d'une si tendre amour ?  
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?  
Vous avez à combattre et les Dieux et les hommes.  
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?  
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,  
Seule à me retenir vainement obstinée,  
Par des soldats peut-être indignement traînée,  
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,  
Un spectacle à mes yeux, plus cruel que la mort.  
Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,  
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.  
Du bûcher, qui m'attend, trop voisin de ces lieux,  
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.  
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,  
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

CLYTEMNESTRE

Lui ! par qui votre cœur à Calchas présenté...

## IPHIGÉNIE

IPHIGÉNIE

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE

Par quelle trahison le cruel m'a déçue !

IPHIGÉNIE

Il me cédaux Dieux, dont il m'avait reçue.  
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.  
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.  
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.  
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mère !  
D'un peuple impatient vous entendez la voix.  
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,  
Madame, et rappelant votre vertu sublime...  
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

## SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE

Ah ! vous n'irez pas seule, et je ne prétends pas...  
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.  
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE

Où courez-vous, Madame, et que voulez-vous faire ?

ACTE V - SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE

Hélas ! je me consume en impuissants efforts,  
Et rentre au trouble affreux, dont à peine je sors.  
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?

ÆGINE

Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,  
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain  
Iphigénie avait retiré dans son sein ?  
Ériphile en ces lieux par vous-même conduite,  
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté !  
Monstre ! que dans nos bras les enfers ont jeté.  
Quoi ! tu ne mourras point ? Quoi ! pour punir son crime...  
Mais où va ma douleur chercher une victime ?  
Quoi pour noyer les Grecs, et leurs mille vaisseaux,  
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?  
Quoi ! lorsque les chassant du port qui les recèle,  
L'Aulide aura vomé leur flotte criminelle,  
Les vents, les mêmes vents si longtemps accusés,  
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés ?  
Et toi, Soleil, et toi, qui dans cette contrée  
Reconnais l'héritier, et le vrai fils d'Atrée,  
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,  
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.  
Mais cependant, ô Ciel ! ô mère infortunée !  
De festons odieux ma fille couronnée  
Tend la gorge aux couteaux, par son père apprêtés,  
Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez.  
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.  
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.

## IPHIGÉNIE

Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

### SCÈNE V

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, GARDES.

ARCAS

N'en doutez point, Madame. Un Dieu combat pour vous.  
Achille en ce moment exauce vos prières.  
Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières.  
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu.  
Le fatal sacrifice est encor suspendu.  
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.  
Achille fait ranger autour de votre fille  
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.  
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,  
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,  
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.  
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours  
De votre défenseur appuyer le secours ;  
Lui-même de sa main de sang toute fumante  
Il veut entre vos bras remettre son amante.  
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.  
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE

Moi, craindre ! Ah ! courons, cher Arcas.  
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.  
J'irai partout. Mais Dieux ! ne vois-je pas Ulysse ?  
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus temps.

ACTE V - SCÈNE DERNIÈRE

SCÈNE DERNIÈRE

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS,  
ÆGINE, GARDES.

ULYSSE

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents.  
Rassurez-vous. Le Ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE

Oui, c'est moi, qui longtemps contre elle et contre vous  
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux,  
Moi, qui jaloux tantôt de l'honneur de nos armes  
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes,  
Et qui viens, puisque enfin le Ciel est apaisé,  
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE

Ma fille ! Ah, Prince ! O Ciel ! Je demeure éperdue.  
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue ?

ULYSSE

Vous m'en voyez moi-même en cet heureux moment  
Saisi d'horreur, de joie, et de ravissement.  
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.  
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse

## IPHIGÉNIE

Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,  
Et donné du combat le funeste signal.  
De ce spectacle affreux votre fille alarmée  
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée.  
Mais quoique seul pour elle, Achille furieux  
Épouvantait l'armée, et partageait les Dieux.  
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage.  
Déjà coulait le sang prémices du carnage.  
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,  
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,  
Terrible, et plein du Dieu, qui l'agitait sans doute.  
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous Grecs, qu'on m'écoute.  
Le Dieu, qui maintenant vous parle par ma voix,  
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.  
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie  
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.  
Thésée avec Hélène uni secrètement  
Fit succéder l'hymen à son enlèvement.  
Une fille en sortit, que sa mère a celée.  
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.  
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.  
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.  
Sous un nom emprunté sa noire destinée,  
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.  
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux,  
Et c'est elle en un mot que demandent les Dieux. »  
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile  
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.  
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur  
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.  
Elle-même tantôt d'une course subite  
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.  
On admire en secret sa naissance, et son sort.  
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,  
L'armée à haute voix se déclare contre elle,  
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.

## ACTE V - SCÈNE DERNIÈRE

Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.  
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.  
Le sang de ces héros, dont tu me fais descendre,  
Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »  
Furieuse elle vole, et sur l'autel prochain  
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.  
A peine son sang coule et fait rougir la terre,  
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,  
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,  
Et la mer leur répond par ses mugissements.  
La rive au loin gémit blanchissante d'écume.  
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume.  
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous  
Jette une sainte horreur, qui nous rassure tous.  
Le soldat étonné dit que dans une nue  
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,  
Et croit que s'élevant au travers de ses feux,  
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.  
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie  
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.  
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.  
Venez, Achille et lui brûlants de vous revoir,  
Madame, et désormais tous deux d'intelligence  
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô Ciel, puis-je jamais  
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits !

FIN

# TABLE

## BAJAZET.

Première préface . . . . .	13
Seconde préface . . . . .	15
Acte I . . . . .	19
Acte II . . . . .	37
Acte III . . . . .	53
Acte IV . . . . .	69
Acte V . . . . .	85

## MITHRIDATE.

Préface . . . . .	105
Acte I . . . . .	111
Acte II . . . . .	129
Acte III . . . . .	147
Acte IV . . . . .	163
Acte V . . . . .	179

## IPHIGÉNIE.

Préface . . . . .	193
Acte I . . . . .	201
Acte II . . . . .	217
Acte III . . . . .	235
Acte IV . . . . .	251
Acte V . . . . .	269



CE VOLUME  
LE QUATRIÈME DE LA COLLECTION  
« LES TRÉSORS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE »  
A ÉTÉ RÉIMPRIMÉ  
LE QUINZE AOÛT  
MIL NEUF CENT QUARANTE-QUATRE  
SUR LES PRESSES DU  
MAITRE IMPRIMEUR ALBERT KUNDIG  
A GENÈVE

UNIVERSITÄT  
GENÈVE

BIBLIOTECA  
CENTRALĂ  
UNIVERSITĂȚII "CAROL I"